

Université de Montréal

***SUR L'INTERPRÉTATION HEIDEGGÉRIENNE DU CHAPITRE
« DU SCHÉMATISME DES CONCEPTS PURS DE L'ENTENDEMENT »
DE LA CRITIQUE DE LA RAISON PURE DE KANT***

Par Laurence St-Aubin Fréchette

Département de Philosophie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en philosophie avec option pour l'enseignement au collégial

Août 2013

© Laurence St-Aubin Fréchette, 2013

RÉSUMÉ

Cette analyse porte sur le schématisme des concepts purs de l'entendement, tel que présenté par Emmanuel Kant dans la *Critique de la raison pure* et interprété par Martin Heidegger. La lecture proposée par Heidegger est critiquée par un bon nombre de commentateurs dans la mesure où ils considèrent que son interprétation ne lui sert qu'à faire valoir ses propres théories philosophiques au sujet du *Dasein* et de l'ontologie fondamentale. Notre approche se distingue de la leur dans la mesure où nous tentons de comprendre les raisons qui ont poussé Heidegger à défendre l'interprétation du schématisme qui est la sienne. Notre étude s'attarde au texte de Kant de manière à en souligner les éléments qui ont permis à Heidegger d'établir sa lecture, telle qu'il la présente dans son ouvrage de 1929, ayant pour titre *Kant et le problème de la métaphysique*. La méthode utilisée est comparative, car notre but est de démontrer la valeur de l'interprétation heideggérienne contre celle des commentateurs qui le critiquent pour des raisons insuffisantes. Bref, le thème du schématisme kantien est analysé de long en large et la conclusion à laquelle nous parvenons est que Heidegger a permis des avancées philosophiques considérables par son herméneutique de la *Critique* et qu'il est nécessaire de leur accorder l'attention qui leur est due.

MOTS CLÉS : Philosophie, Emmanuel Kant (1724-1804), Martin Heidegger (1889-1979), philosophie allemande 18^e siècle, schématisme, imagination, synthèse, épistémologie, ontologie, métaphysique, temporalité.

ABSTRACT

The subject of this analysis is the schematism of the pure concepts of understanding, as presented by Emmanuel Kant in *The Critique of Pure Reason* and interpreted by Martin Heidegger. The reading proposed by Heidegger is criticized by a large number of commentators because they consider that his interpretation only serves to give value to his own philosophical theories on *Dasein* and on fundamental ontology. Our approach is different from theirs in that we are trying to understand the reasons that justify Heidegger in his interpretation of schematism. Our study dwells on Kant's text in order to extract the elements that allowed Heidegger to build up his thoughts, as he presented them in 1929 in *Kant and the Problem of Metaphysics*. The method used is comparative, since our goal is to demonstrate the relevance of Heidegger's interpretation against the commentators who have insufficient reasons to criticize him. In short, the theme of Kant's schematism is analyzed thoroughly and the conclusion we come to is that Heidegger allowed for considerable philosophical progress with his hermeneutics of the *Critique* and that it is necessary to give them the attention they deserve.

KEYWORDS: Philosophy, Emmanuel Kant (1724-1804), Martin Heidegger (1889-1979), 18th century German philosophy, schematism, imagination, synthesis, epistemology, ontology, metaphysics, temporality.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	v
REMERCIEMENTS.....	vi
INTRODUCTION.....	1
<u>SECTION 1</u> – INFORMATIONS PRÉALABLES.....	6
CHAPITRE 1 – ANALYSE CONTEXTUELLE.....	6
1.1.1 La situation du chapitre du schématisme au sein de l’œuvre de Kant.....	6
1.1.2 Le « recul » de Kant selon Heidegger.....	11
CHAPITRE 2 – CONTRE LA LECTURE HEIDEGGÉRIENNE.....	12
1.2.1 Le privilège de l’imagination transcendantale.....	12
1.2.2 Que signifie la thèse de la racine commune ? Le problème et son explication.....	14
1.2.3 Les origines de la thèse de la racine commune dans la déduction transcendantale.....	16
1.2.4 Les critiques à l’encontre de cette thèse de Heidegger	20
A) LA CRITIQUE DE KAÜFER.....	20
B) LA CRITIQUE DE DECLÈVE.....	22
C) LA CRITIQUE DE CARON.....	25
D) LA CRITIQUE DE DAHLSTROM.....	26
<u>SECTION 2</u> – LES AVANCÉES DE HEIDEGGER.....	34
CHAPITRE 1 – SES NOUVELLES DÉFINITIONS CONCEPTUELLES.....	34
2.1.1 La compréhension des concepts par Heidegger.....	34

A) LA DÉFINITION DE L'« IMAGE »	35
B) LA DÉFINITION DE SCHÈME.....	37
C) LA DÉFINITION DE L'« IMAGE-SCHÈME »	39
2.1.2 Les avancées relatives aux nouvelles définitions.....	42
A) NOUVELLES DÉFINITIONS, NOUVELLE COMPRÉHENSION.....	42
i) L'exemple du chien.....	43
ii) L'exemple du triangle.....	46
iii) Ce que rend possible l'image-schème.....	48
B) L'IMAGINATION TRANSCENDANTALE, PREUVE DE SA TRANSCEN-	
DANCE QUI LA SITUE AU FONDEMENT DES DEUX AUTRES	
FACULTÉS.....	49
C) LE SCHÉMATISME À L'ORIGINE DE LA FINITUDE	51
 CHAPITRE 2 – LA SUBSOMPTION.....	 53
2.2.1 En quoi consiste le processus de « subsomption » chez Kant ?.....	54
2.2.2 Une nouveauté conceptuelle : la subsomption transcendante.....	56
 CHAPITRE 3 – COMPARAISON AVEC L'INTERPRÉTATION STANDARD.....	 60
2.3.1 Guyer.....	61
2.3.2 Rosenberg.....	65
2.3.3 Benoist.....	68
2.3.4. Schaper, un travail qui justifie celui de Heidegger.....	72
 CONCLUSION.....	 75
 BIBLIOGRAPHIE.....	 81

LISTE DES ABBRÉVIATIONS

KPM : Kant et le problème de la métaphysique

CRP : Critique de la raison pure

CFJ : Critique de la faculté de juger

IPCRP : Interprétation phénoménologique de Critique de la raison pure

QQC : Qu'est-ce qu'une chose ?

S&Z : Sein und Zeit, pour Être et temps en traduction française

LQV : Logique : question de la vérité

REMERCIEMENTS

La rédaction de ce mémoire a été l'épreuve la plus ardue de tout mon parcours universitaire. Certains de mes condisciples, dans la même situation que la mienne au cours de l'été 2013, m'ont confié avoir perdu bon nombre d'heures de sommeil, des possibilités d'emplois du fait qu'ils étaient trop occupés et, parfois même, des amis. Pour ma part, je suis entourée de personnes exceptionnelles qui m'ont permis de relever le défi dans des conditions de rédaction parfaites : merci à mon conjoint Philippe de m'avoir accordé le support émotionnel dont j'avais besoin ; merci à mes amies et collègues, les sœurs Leriche, d'avoir accepté et apprécié le peu de temps que j'ai eu à leur consacrer au cours des derniers mois ; merci à mes parents, Yvon et Johanne, de m'avoir aidé financièrement, sans eux je n'aurais pas pu me permettre de diminuer mes heures de boulot ; et merci à mon directeur de recherche, Claude Piché, de toujours avoir cru en moi, et ce, de la première présentation orale que j'ai fait au premier cycle, jusqu'à la rédaction de ce mémoire.

INTRODUCTION

Dans cette analyse, nous projetons d'étudier la question du schématisme dans *la Critique de la raison pure*¹ d'Emmanuel Kant à partir de l'interprétation qu'en a donnée Martin Heidegger dans *Kant et le problème de la métaphysique* (§§19-23). Notre approche se distingue de celle de bon nombre de commentateurs critiques (Declève, Käufer, Caron, Dahlstrom) qui invoquent le privilège exorbitant conféré par Heidegger à l'« imagination transcendante » dans la suite de son ouvrage (§26, etc.) pour discréditer un peu rapidement la pertinence de sa lecture du schématisme aux §§ 19-23. Autrement dit, plusieurs auteurs se laissent aveugler par le fait que Heidegger accorde beaucoup d'importance à l'imagination transcendante pour en oublier les avancées qu'il rend possible quant à la compréhension du chapitre sur le schématisme dans *la Critique de la raison pure*². Pour notre part, nous allons tenter de montrer que si on laisse de côté la thèse forte de l'ouvrage de Heidegger selon laquelle l'imagination constituerait la racine commune de l'entendement et de la sensibilité, il est possible de faire voir que Heidegger se livre à une lecture somme toute honnête et très éclairante du schématisme.

À l'encontre d'une idée communément reçue, Heidegger est d'avis que le chapitre de *la Critique* intitulé « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » n'est ni exagérément concis ni obscur. Il est au contraire à ses yeux bien structuré et suffisamment clair³. Pour le démontrer, nous allons, dans un premier temps, examiner l'interprétation qu'il

¹ La traduction utilisée sera celle d'Alain Renaut, 2^e édition, parue en 2006 aux éditions Garnier Flammarion.

² Les passages étudiés de la *CRP* et des œuvres de Heidegger, qu'ils seront cités dans leur pagination d'originale, sauf dans le cas de *KPM* pour lequel l'édition utilisée ne contient pas de référence à la pagination originale.

³ Heidegger affirme lui-même que « ces onze pages de *la Critique de la raison pure* doivent former le noyau de toute l'œuvre. » (*KPM*, p. 147) Et il ajoute : « Loin d'être « confus », le chapitre du schématisme est d'une

fait 1- du schème empirique, 2- du schème mathématique et 3- du schème transcendantal à l'aide de la terminologie spécifique qu'il introduit : « image », « image-schème » et « schème ». Nous comparerons ici les avancées heideggériennes à l'interprétation standard (Guyer, Benoist, Rosenberg). Dans un second temps, nous allons nous pencher sur la remise en question par Heidegger de la pertinence pour Kant de caractériser le schématisme à l'aide de l'opération de « subsomption ». En vérité, avant sa schématisation, le concept pur de l'entendement n'est qu'une « notion »⁴ qui n'acquiert le statut ontologique de « catégorie » que lorsqu'elle est schématisée, donc temporalisée. Le recours par Kant au concept de subsomption pour désigner le rapport du concept pur à son objet ne peut dès lors se justifier que si l'on prend en compte l'intervention, à titre d'instance intermédiaire, de cette nouveauté kantienne qu'est le schème transcendantal.

Les pages qui suivent seront divisées en deux principales sections. La première établira les fondations du problème, la seconde présentera l'interprétation de Heidegger, car il faut que le cadre conceptuel de Kant soit maîtrisé par le lecteur pour qu'il lui soit possible de comprendre la lecture de ce dernier. Il sera dès lors essentiel d'établir solidement les fondations de la problématique de manière à pouvoir mettre en lumière ce qui cloche avec les autres interprétations de la lecture du schématisme. La première section de ce travail consistera à présenter le cadre d'analyse dans lequel l'interprétation heideggérienne s'insère. Cette section sera composée de deux chapitres. Dans le premier, nous essaierons de comprendre la position de la section « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » à l'intérieur de la *Critique de la raison pure* en fonction de ce qu'en disent les commentateurs

construction parfaitement claire. » (*KPM*, p. 170) La thèse de l'importance du chapitre n'est pas nouvelle, il l'avait défendue précédemment dans *LQV* (§31).

⁴ Le terme est notamment employé dans *KPM*.

(Williams, Guyer, Chipman et Kemp Smith⁵). Selon eux, le chapitre est soit inutile, soit d'une pertinence négligeable, au contraire de Heidegger qui le juge important et « parfaitement clair ». Ensuite, il s'agira d'aborder le problème de ce que Heidegger nomme « le recul de Kant » par rapport à la deuxième édition (1787) de la *Critique de la raison pure*. Dans le deuxième chapitre, nous étudierons la thèse remise en cause par les critiques de Heidegger quant à son interprétation de l'importance centrale qu'accorderait Kant à l'imagination transcendante. Nous expliciterons la thèse de l'imagination comme « racine commune », laquelle est d'autant plus prise à partie qu'elle fait oublier aux commentateurs à quel point le schématisme est important pour Heidegger – qui en parle dans la plupart de ses œuvres sur Kant⁶. La dernière étape de ce chapitre exposera quelques-unes des lectures de commentateurs critiques (Declève, Käufer, Caron, Dahlstrom) que nous jugeons injustes à l'égard de Heidegger parce qu'elles n'accordent pas, ou alors minimalement, d'intérêt au schématisme.

La deuxième section sera le point culminant de notre analyse. En effet y sera présentée l'interprétation du schématisme par Heidegger ainsi que les avancées philosophiques que fournit sa lecture sur le chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement ». Cette interprétation sera tirée de *Kant et le problème de la métaphysique*. La section sera divisée en trois chapitres. Le premier présente les définitions de l'image, du schème et de l'image-schème telles que proposées par Heidegger et qui permettent d'appuyer la thèse des avancées que fournit sa lecture du schématisme. Le second chapitre concerne la subsomption, à laquelle Heidegger consacre le §23. Il s'agira, d'une part, de comprendre ce que veut dire « ranger sous des concepts » et, d'autre part, de présenter la lecture qu'en fait Heidegger et qui

⁵ Cette liste n'est pas exhaustive, mais elle regroupe les auteurs qui retiendront notre attention.

⁶ Toutefois, les leçons de Heidegger intitulées *Qu'est-ce qu'une chose?* ne font pas référence explicitement au schématisme des concepts purs de l'entendement.

modifie le sens que l'auteur de la *Critique* lui avait attribué. En effet, Heidegger suggère le concept de « subsomption transcendantale » qu'il relie à la nécessité du questionnement sur l'origine des catégories, recherche qu'il considère à la base de la métaphysique traditionnelle. À ce sujet, nous ferons état de réticences dans la mesure où nous sommes en désaccord avec cette thèse de Heidegger qui, quant à nous, tente de l'imposer de force à Kant. Toutefois, nous établirons que cette interprétation n'enlève rien quant à la pertinence de sa lecture du schématisme en général. Finalement, le dernier chapitre de l'analyse présentera les thèses de trois auteurs, à savoir Guyer, Rosenberg et Benoist. Notre tâche, dans ce chapitre, consistera à faire voir au lecteur dans quelle mesure leur interprétation du schématisme (qui représente en quelque sorte l'interprétation standard) n'apporte rien de plus que ce que Heidegger avait souligné des années plus tôt. Ainsi, nous verrons que la lecture heideggérienne est plus intéressante que celles généralement étudiées. Notre argument sera basé sur le fait qu'il est inexact de dire que le travail de Heidegger n'est d'aucune valeur étant donné que des commentateurs (comme Schaper) y voient le même intérêt que le nôtre. Il aura donc été démontré que la lecture heideggérienne du schématisme des concepts purs de l'entendement de Kant ne doit pas être négligée dans la démarche d'éclaircissement de la *Critique de la raison pure*.

Bref, l'étude systématique faite par Heidegger du chapitre sur le schématisme fournit des éléments essentiels à sa compréhension, si bien que l'on n'est aucunement contraint de conclure, dans ce cas, que l'interprétation de Heidegger ne vise qu'à détourner, pour ses propres fins, la philosophie critique en direction de l'ontologie fondamentale développée dans *Être et Temps*. Cette thèse contre laquelle nous rédigeons ce texte s'exprime la plupart du temps ainsi : « La pensée de Kant (...) est pour Heidegger une occasion de consolidation de la

radicalité de son propre point de départ (...) »⁷. Notre analyse de l'interprétation heideggérienne de Kant s'appuiera sur *Kant et le problème de la métaphysique* (1929) de même que sur ces textes préparatoires que sont les leçons de 1925-1926, *Logique : la question de la vérité*, de même que sur celles de 1927-1928 *Interprétation phénoménologique de la Critique de la raison pure* (§§20-21, 24-26)⁸. En ce qui concerne les leçons d'hiver 1935-1936, *Qu'est-ce qu'une chose?*, leur utilisation sera strictement complémentaire⁹.

⁷ CARON, Maxence (2008), « La lecture heideggérienne de Kant », dans J.-M. Vaysse (dir.), *Kant*, Paris, Cerf, p. 149.

⁸ Il est intéressant de remarquer que ce cours sur la *CRP* se conclut par une brève section sur le schématisme, comme s'il était le *ce-vers-quoi* tout l'intérêt de l'entreprise kantienne doit conduire nécessairement selon Heidegger.

⁹ En effet, bien que *QQC* soit considéré à ce jour comme l'un des meilleurs outils pour la compréhension de la *CRP*, Heidegger n'y fait pas référence au schématisme, thème qui l'avait pourtant préoccupé dans ses études précédentes. La preuve de cette mise à l'écart est évidente à travers le vocabulaire employé : l'emploi du mot « synthèse » est délaissé au profit du champ lexical du concept de « liaison ». Pourquoi Heidegger évite-t-il cette confrontation alors que pour le processus d'application des concepts il est pourtant nécessaire à la détermination d'une chose? La complexité de ce problème mériterait une analyse approfondie, d'autant plus que, suivant le texte de Kant, le schématisme précède l'exposition des catégories, alors que Heidegger passe dans *QQC* littéralement par-dessus. Pour ces raisons, nos références à *QQC* seront très limitées.

SECTION 1 – INFORMATIONS PRÉALABLES

Chapitre 1 : ANALYSE CONTEXTUELLE

Quelques informations relatives à la rédaction du chapitre intitulé « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » doivent être prises en compte pour comprendre notre analyse ainsi que le sens de notre position. En effet, tellement de choses ont été écrites sur le schématisme qu'il nous est nécessaire de considérer, dès le départ, certaines positions de la littérature secondaire¹⁰. La section suivante vise à établir les présupposés qui seront acceptés dans la suite de notre argumentaire.

1.1.1 LA SITUATION DU CHAPITRE DU SCHÉMATISME AU SEIN DE L'ŒUVRE DE KANT

D'un point de vue contextuel, il est primordial de remarquer la position du schématisme au sein de l'ensemble de la *Critique de la raison pure*. Il se situe dans la seconde section (Analytique des principes) de l'Analytique transcendantale. Autrement dit, le chapitre sur le schématisme succède à la déduction transcendantale des catégories dans une section consacrée à la faculté de juger transcendantale. Cette situation par rapport à l'ensemble de l'œuvre a été critiquée par de nombreux commentateurs. À ce sujet, retenons les noms de Guyer, Chipman, Kemp Smith et Sherover. Leurs positions sont d'ailleurs largement partagées. Certaines critiques vont même jusqu'à rejeter complètement l'utilité du schématisme dans le système kantien. C'est le cas, entre autres, de trois anciens commentateurs (Green, Caird, Adickes) et

¹⁰ Nous nous référerons notamment aux thèses de Chipman, Philonenko, Caron, Declève, Kemp Smith, Käufer, Guyer, Dahlstrom et Williams.

de Paul Guyer. Il semble donc que la réception de Kant ne faisait pas l'unanimité avant Heidegger et qu'elle soit encore problématique de nos jours.

H. H. Williams, dans un article qui date de bien avant les écrits Heidegger (1894), discute les différentes positions philosophiques de Green, Caird, Adickes, qui affirment que la doctrine du schématisme (et par le fait même les schèmes) n'est pas nécessaire à l'élaboration d'une preuve permettant de rendre compte de l'application des catégories aux objets. Williams relate la position de chacun d'eux de la manière suivante :

« I understand Professor Green to say that the schema is unnecessary and that is unnecessary because the category and the object to which the category is applied have a common source [time] in the transcendental unity. (...) I understand Professor Caird to teach that the schemata are unnecessary and to go to the point of vindicating Kant for this confusion into which he fell. (...) Dr. Adickes thinks there is no difficulty to be met. The category are at work upon the object and do not need any *tertium quid* to mediate. »¹¹

L'auteur soutient qu'ils sont tous dans l'erreur dans la mesure où ils se méprennent sur l'usage que fait Kant du schématisme. Selon lui, le schématisme correspond à la condition subjective de la possibilité de la faculté de juger¹² en tant qu'elle rend possible l'application des catégories aux intuitions selon des règles nécessaires que sont les schèmes. Cette thèse, Williams en affirme la nécessité: « The schema is not a bridge; it is a third party that brings two other people together. The marriage of the two people may have been planned from the foundation of the world, but it was also planned that a third person should bring them together. »¹³ Ainsi, il est nécessaire qu'il y ait un élément unificateur au processus d'acquisition de connaissance, sans lequel aucun jugement de vérité ne pourrait être énoncé. La thèse défendue par Heidegger ira dans le même sens, bien que sa théorie soit davantage

¹¹ WILLIAMS, H. H. (April, 1894), « Kant's doctrine of the schemata », *The Monist*, vol. 4, no. 3, pp. 375-376.

¹² Ibid., p. 377

¹³ Ibid., p. 380

étayée et appuyée sur la *CRP*. Malgré tout, il arrive que des lecteurs contemporains aient une position contraire qui rappelle celle de la postérité immédiate de Kant.

Paul Guyer est d'un avis semblable au leur. Selon lui, la section du schématisme n'a pas de raison d'être dans l'organisation de la *Critique de la raison pure*:

« In other words, the deepest mystery about schematism is just the general mystery of why Kant ever departed from original conception of the direct deduction of the categories from the conditions of time-determination and thus separated the task of the schematism from that of the transcendental deduction itself. »¹⁴

Autrement dit, il ne comprend pas la nécessité pour Kant de faire un détour par le schématisme alors que son intention dans la déduction transcendantale est de justifier l'origine *a priori* des catégories de l'entendement et la nécessité de leur intervention dans la connaissance, pour ensuite les expliquer dans leur rapport au temps dans le chapitre suivant intitulé « Système de tous les principes de l'entendement pur ». Le chapitre sur le schématisme se trouverait ainsi dans une position chancelante par rapport à la construction logique de la *CRP*. La question se pose¹⁵ : pour quelles raisons Kant aurait-il placé le chapitre sur le schématisme en introduction de l'analytique des principes, alors que dans la section suivante intitulée « Principe suprême des jugements synthétiques » il s'interroge sur la nécessité d'un troisième terme (A 155-156/B 194-195), comme si la question n'avait pas été résolue dans le chapitre précédent, celui du schématisme? Ce troisième terme, Kant en établit pourtant la nécessité de la manière suivante :

« Donc, si l'on accorde qu'il faut sortir d'un concept donné pour le comparer synthétiquement avec un autre, un troisième terme est nécessaire dans lequel seulement la synthèse des deux

¹⁴ GUYER, Paul (1987), *Kant and the Claims of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, Chapter 6: « The schematism and system of principles », p. 160.

¹⁵ Cette interrogation est basée sur le problème que Guyer énonce comme suit : « Once so separated, the theory of time-determination [and Kant's real proof of the objective validity of the categories – could indeed be reinstated into the program of the *Critique* only by the artifice of the schematism. » (GUYER, p. 160)

concepts peut s'opérer. Mais quel est alors ce troisième terme, qui est comme le *médium* de tous les jugements synthétiques? » (A 155/B 194)¹⁶

Pour Guyer, si Kant reformule la question de la nécessité d'un troisième terme, c'est qu'il n'a pas trouvé de réponse dans le chapitre du schématisme¹⁷. Nous sommes plutôt d'avis que Kant reformule le problème pour accentuer la nécessité du schématisme en tant qu'il possibilise la suite de la *Critique*. Cela, Heidegger l'affirmait déjà dans les leçons de 1927-1928 : « Et cela signifie qu'il est absurde de commencer par poser des catégories pour s'enquérir ensuite de leur application valable à des objets. Car cette application « à des objets », cette relation objective comme telle est justement constituée par elles. »¹⁸ En appui à la thèse de Heidegger et contre celle Guyer, la position choisie par Kant pour le chapitre du schématisme nous paraît légitime et justifiée au sein de l'architectonique de la *Critique*.

Cette thèse n'est pas soutenue exclusivement par Heidegger. Néanmoins, deux approches sont généralement admises quant à la situation stratégique du schématisme dans la *CRP*. Ces deux approches possibles se retrouvent dans la distinction que fait Alexis Philonenko entre le schématisme comme « noyaux de l'œuvre » et comme « transition »¹⁹. Cette distinction est pertinente dans la mesure où il est clair que Heidegger se situe de plain-pied dans la première catégorie, alors que d'autres se retrouvent dans la seconde. Parmi eux, Lauchlan Chipman considère que la place occupée par le schématisme représente une introduction aux preuves apportées pour chacun des principes de l'entendement : « All of this

¹⁶ Ici, le terme *médium* doit être compris au sens de moyen terme comme condition de possibilité, comme *ce qui rend possible*.

¹⁷ « In other words, Kant writes as if the deduction of the categories, let alone their schematism, had not even intervened. (...) as if the argument for the principles must go back to the very foundations of the deduction itself – as if it must restart the argument of the deduction – rather than just apply the conclusions already reached in the deduction and the schematism. » (GUYER, p. 178)

¹⁸ HEIDEGGER, *IPCRP*, p. 400

¹⁹ PHILONENKO, Alexis (1982), « Lecture du schématisme transcendantal », *Études kantienne*, Paris, Vrin, p. 14.

constitutes a prelude to the proofs (...) The prelude is the Schematism. »²⁰ Norman Kemp Smith est de cet avis. Pour lui : « The chapter on schematism is preparatory in character ; it draws attention to the importance of the temporal aspect of human experience, and defines the categories in the form in which they present themselves in an experience thus conditioned by *a priori* intuition. »²¹ Le schématisme servirait de transition vers la preuve de l'applicabilité de chacune des catégories de telle sorte que cette transition contextualiserait la nécessité pour chacune d'elles d'être reliées au temps. Le schématisme préparerait alors le lecteur à affronter la suite.

Bien que cette liste d'interprétations ne soit pas exhaustive, elle permet de tracer le cadre interprétatif au sein duquel s'insère Heidegger. Il s'inscrit dans la tradition des lecteurs qui considèrent que la place du schématisme est stratégique et qu'elle est essentielle à l'architecture de la *CRP*. Nous partageons cette lecture, d'autant plus qu'une remarque de Philonenko plaide en sa faveur : « (...) dans les deux éditions le seul texte qui demeure identique est le chapitre sur le schématisme transcendantal. »²² Ainsi, si Kant n'avait pas été satisfait de la position accordée au schématisme ou de son contenu, il aurait pu le changer de place, ou le modifier. Mais il l'a laissé intact : preuve qu'il le trouvait adéquat là où il était situé et tel qu'il l'avait écrit. Néanmoins, en ce qui a trait à l'importance fondamentale que Heidegger accorde à la question de l'application des catégories, donc au schématisme, il va sans dire que la position qu'il lui assigne au sein des interprétations n'est partagée par aucun commentateur. Plusieurs auteurs sont d'avis que Heidegger fait violence à Kant pour faire

²⁰ CHIPMAN, Lauchlan (1982), « Kant's Categories and their Schematism », dans R. Walker (dir.), *Kant on Pure Reason*, New York, Oxford University Press, p. 103.

²¹ KEMP SMITH, Norman (2003), « The Schematism of Pure Concepts of Understanding », *A Commentary to Kant's "Critique of Pure Reason"*, New York, Palgrave MacMillan, Livre 2, Chapitre 1, p. 333.

²² PHILONENKO, p. 13

valoir sa propre théorie philosophique. Cela serait rendu possible notamment par son interprétation du schématisme qui lui permet d'accentuer exagérément l'importance de l'imagination transcendante et de la temporalité dans la théorie kantienne. Nous sommes contre cette lecture sévère à l'égard de Heidegger et c'est ce que nous souhaitons démontrer.

1.1.2 LE « RECU » DE KANT SELON HEIDEGGER

Avant d'aborder l'interprétation heideggerienne du schématisme, il est primordial de s'arrêter sur un thème cher à Heidegger, celui du « recul ». Dans la deuxième édition (1787), Kant aurait opéré un pas en arrière dans la déduction transcendante face à la doctrine de l'imagination transcendante. Contre cette thèse, Philonenko se sert de la même citation – « (...) dans les deux éditions le seul texte qui demeure identique est le chapitre sur le schématisme transcendantal »²³ – pour faire valoir que Kant n'a pas reculé. Pour lui, la preuve en est que dans les deux éditions, le chapitre du schématisme reste inchangé²⁴. Néanmoins, c'est éluder le véritable problème que de répondre de la sorte étant donné que le « recul » ne vise pas le schématisme, mais les paragraphes précédents, à savoir la déduction transcendante (A 84-130). Heidegger est d'avis que Kant a reculé dans la seconde édition dans la mesure où il déloge l'imagination transcendante de sa position fondatrice par rapport à l'aperception transcendante. En effet, Kant avait estimé en 1781 que l'imagination transcendante rend possible l'aperception qui contient l'unité synthétique originelle de cette conscience pure (A118). Ainsi, nous voyons que la problématique chez Heidegger vise plus large que ce que Philonenko avait envisagé, c'est-à-dire plus large que le chapitre « Du

²³ Ibid., p. 13

²⁴ Ibid., pp. 12-14

schématisme des concepts purs de l'entendement ». Il serait hors de propos de traiter de cette question en marge de notre problème initial. C'est la raison pour laquelle la problématique « du recul chez Kant » a été présentée sans pour autant qu'il lui soit apporté une réponse²⁵. La question du recul chez Kant demeurera donc ici ouverte.

Chapitre 2 : CONTRE LA LECTURE HEIDEGGÉRIENNE

1.2.1 LE PRIVILÈGE DE L'IMAGINATION TRANSCENDANTALE

Alors que la section précédente visait à rendre compte du contexte interprétatif entourant la lecture de Heidegger, le présent chapitre met en lumière les critiques communément admises à l'égard de son interprétation de la *Critique de la raison pure*.

Bon nombre de commentateurs jugent négativement le travail qu'a fait Heidegger en interprétant de la sorte la *CRP*, et ce, selon un argument partagé. En effet, une critique majeure est soutenue par tous les lecteurs qui s'opposent à Heidegger. Elle évoque le privilège exorbitant accordé par Heidegger à l'« imagination transcendante », privilège qui les pousse à négliger la pertinence de sa lecture sur le schématisme. Autrement dit, le fait qu'il alloue un maximum d'attention à l'imagination transcendante (pour des raisons qui seront expliquées plus loin) obscurcit la vue sur son travail sur le schématisme. Son interprétation du chapitre passe donc le plus souvent inaperçue, et c'est la raison pour laquelle les commentateurs cités procèdent principalement de deux manières : soit ils s'acharnent à dire que la lecture de

²⁵ Une réflexion dans ce sens permettrait de comprendre ce que la théorie philosophique de Heidegger puise chez Kant, en plus de mettre en lumière les divergences principales entre les deux éditions (de 1781 et 1787). Malheureusement, elle ne nous éclairerait pas quant à la validité et la légitimité de son interprétation du schématisme.

Heidegger est malhonnête et qu'elle ne sert qu'à faire valoir ses propres théories philosophiques, soit ils n'accordent que peu d'attention à ce que Heidegger dit sur le schématisme.

Avant de poursuivre, qu'on nous permette cette digression pour souligner un fait étonnant, passablement ignoré par la littérature secondaire. Le thème du « schématisme » est constant chez Heidegger, et ce, dans tous ses ouvrages consacrés à Kant, mis à part *Qu'est-ce qu'une chose?*. En effet, ce dernier ouvrage est le seul commentaire qui porte expressément sur la *CRP*, mais qui évite la question : *comment* l'application des catégories est-elle possible? Heidegger admet que l'union entre ce qui nous est donné (les intuitions) et nos catégories (les concepts purs) se produit sous la forme d'une synthèse, au sens où les deux éléments s'additionnent (voire fusionnent) l'un à l'autre pour rendre possible ce que Kant nomme les jugements synthétiques, mais le processus par lequel l'union se déroule y est négligé. Le schématisme a disparu de *Qu'est-ce qu'une chose?*, alors qu'il est présent : 1) dans les leçons de 1925-1926, *Logique : la question de la vérité* (§§ 31 à 35); 2) dans *Être et temps* (§§ 6 et 8) rédigé en 1927; 3) dans les leçons de 1927-1928, *Interprétation phénoménologique de la « Critique de la raison pure »* (§§ 25 et 26); et 4) dans *Kant et le problème de la métaphysique* (§§ 19 à 23) publié en 1929. Bref, c'est une erreur que de balayer du revers de la main la lecture proposée par Heidegger du schématisme sous prétexte qu'il exagère (dans son propre intérêt) l'importance attribuée par Kant à l'imagination transcendante. Quant à nous, une lecture qui vise une compréhension honnête de cet abus de Heidegger doit se pencher sur la question du schématisme. Pourquoi? Parce qu'il faut tirer au clair les raisons internes au texte de Kant qui l'ont poussé à défendre la lecture qui est la sienne.

1.2.2 QUE SIGNIFIE LA THÈSE DE LA RACINE COMMUNE? (LE PROBLÈME ET SON EXPLICATION)

Le rejet de l'emphase mise sur l'imagination transcendante se fonde sur la thèse forte, défendue par Heidegger, de la « racine commune »²⁶. La thèse était déjà présente dans l'*Interprétation phénoménologique de la « Critique de la raison pure »*²⁷. Toutefois, c'est sa présence dans *Kant et le problème de la métaphysique* qui retient le plus notre attention alors qu'elle s'énonce de la manière suivante :

« Cependant, s'il s'agit de montrer que l'origine de l'intuition et de la pensée pure, comme facultés transcendantes, réside dans l'imagination transcendante en tant que faculté, cela ne signifie par qu'on veuille prouver que l'intuition et la pensée pures seraient un simple produit de l'imagination et, donc, une simple fiction. Le dévoilement de l'origine tel que nous l'avons décrit montre plutôt que la structure de ces facultés s'enracine dans la structure de l'imagination transcendante de telle sorte que cette dernière n'arrive elle-même à « imaginer » quelque chose que par son unité structurelle avec les deux premières. »²⁸

Ainsi, Heidegger affirme que l'intuition et la pensée pure (l'entendement) trouvent leur origine dans l'imagination transcendante, non pas au sens où elle les produirait, mais où elle leur est originaire parce qu'elle les rend tous deux possibles. Il n'y aurait pas deux sources à la connaissance, mais trois. Ceci semble contradictoire avec la volonté de Kant lorsqu'il soutient, dans la première section de la déduction transcendante²⁹ :

« Or, il y a deux conditions sous lesquelles seule la connaissance d'un objet est possible : premièrement, l'*intuition*, par laquelle cet objet est donné, mais seulement comme phénomène ; deuxièmement, le *concept*, par lequel est pensé un objet qui correspond à cette intuition. » (A 92-93/B 125)

²⁶ Sur la « racine commune », deux articles de Piché (1986) sont à retenir. « Heidegger et Cohen, lecteurs de Kant » aborde, en première partie, la thèse de l'imagination transcendante, comme racine commune de l'entendement et de l'intuition, en tant qu'elle est un point de convergence aux approches antipsychologisantes de Heidegger et Cohen. Qui plus est, « Le schématisme de la raison pure » revient sur l'importance accordée par Heidegger à l'imagination transcendante (dans le schématisme de l'entendement pur, *KPM*, §19-23) pour parvenir à comprendre dans quelle mesure il se permet de l'utiliser pour expliquer le schématisme de la raison pure (*KPM*, §29).

²⁷ Voir notamment *IPCRP*, pp. 287, 359, 411, 417-418, 425.

²⁸ HEIDEGGER, *KPM*, entre les §§ 27 et 28, pp. 196-197

²⁹ Cette première section est commune aux deux éditions de 1781 et 1787.

Néanmoins, dans la deuxième section de la déduction, Kant nuance sa pensée dans l'édition de 1781. Le passage qui suit appuie ce que Heidegger défend et s'oppose, du coup, aux premiers propos de Kant : « Ces synthèses conduisent donc à trois sources subjectives de connaissances, qui elles-mêmes rendent possible l'entendement et, par l'intermédiaire de celle-ci, toute expérience, en tant que produit empirique de l'entendement. » (A 97-98) L'ambiguïté est évidente, il semble y avoir contradiction.

La lecture de la première édition de la *Critique* pose un réel problème. D'un côté, il y a les deux facultés pures (l'entendement et l'intuition pure), auxquelles Kant alloue respectivement une section de son ouvrage³⁰. De l'autre côté, il y a la seconde section déduction transcendantale qui situe l'imagination transcendantale en 1781 au cœur du procédé d'acquisition de connaissance, en tant qu'elle rend possible les deux autres termes qui doivent nécessairement s'y rapporter (A 124). Comment prendre position entre une interprétation qui ne tient compte que de la première édition (comme le fait Heidegger) et une autre qui rejetterait cette lecture, sous prétexte qu'elle ne tient pas compte des modifications apportées par Kant en 1787?

Il n'est pas facile de répondre et la démarche pour y parvenir nous conduirait inévitablement à comparer les deux éditions, ce qui nous éloignerait de notre problématique de départ sur l'interprétation du schématisme par Heidegger. C'est la raison pour laquelle nous allons nous attarder exclusivement à la lecture qu'il fait de l'édition de 1781 pour comprendre dans quelle mesure l'imagination joue, selon lui, un rôle fondamental dans la théorie kantienne. Heidegger, dans *Kant et le problème de la métaphysique*, a défendu la position

³⁰ L'Esthétique transcendantale présente la preuve du caractère *a priori* de l'espace et du temps comme formes pures de l'intuition et l'Analytique transcendantale dévoile la nécessité des catégories de l'entendement comme concepts universels auxquels doivent se rapporter les intuitions empiriques pour faire sens.

selon laquelle trois sources (l'entendement, l'intuition et l'imagination) sont nécessaires à la connaissance. Cette thèse ne fait pas l'unanimité parmi les commentateurs. Le problème, c'est que Heidegger ne se contente pas de situer ces pouvoirs de l'esprit sur un pied d'égalité. Au lieu de cela, il fonde l'entendement et l'intuition sur l'imagination qui devient la faculté la *plus* originaire, car elle conditionne la possibilité des deux autres. Cette thèse, les commentateurs l'appellent la « thèse de la racine commune ».

Il est important de souligner que malgré ce qu'en disent les critiques, la lecture de Heidegger est appuyée sur ce que laisse entendre le texte. Étant donné que le problème de l'interprétation de la thèse de la racine commune se situe au niveau de la compréhension de la lettre de Kant, voici une présentation des éléments déterminants (c'est-à-dire des concepts principaux qui ont influencé la lecture de Heidegger) présentés dans la troisième section de la première édition de la déduction transcendantale, intitulée « Du rapport de l'entendement à des objets en général et de la possibilité de les connaître *a priori* » (A 115-130).

1.2.3 LES ORIGINES DE LA THÈSE DE LA RACINE COMMUNE DANS LA DÉDUCTION TRANSCENDANTALE

Dans un premier temps, Kant situe l'aperception transcendantale au fondement du processus d'acquisition de connaissance (A 106). L'aperception transcendantale est issue de l'entendement et opère comme un concept originaire qui rend possible tous les autres concepts (c'est-à-dire empiriques, mathématiques et transcendants) qui eux mettent de l'ordre dans le divers phénoménal que l'intuition appréhende. Alors que le but des concepts est de s'unir au divers, le but de cette conscience pure est de rendre consciente cette union dans le sujet. Ainsi, l'aperception transcendantale est nécessaire pour qu'une conscience empirique, au sens de « je

perçois ceci... », surgisse : « (...) c'est seulement à travers ces conditions de l'unité nécessaires de l'aperception que toute connaissance devient possible » (A 110). Une « unité nécessaire » de l'aperception transcendantale doit donc fondamentalement avoir lieu pour possibiliser les synthèses entre concepts et intuitions. Ce rapport à l'unité est expliqué par le fait que l'aperception transcendantale tire nécessairement son origine de l'imagination transcendantale dans la mesure où cette dernière est la faculté qui possibilise toute synthèse en général³¹.

Un problème apparaît dès lors étant donné que Kant nous disait précédemment que l'aperception transcendantale, comme fondement de la possibilité des concepts (A104), était un produit de l'entendement, alors qu'ici il est clair qu'elle est possibilisée par l'imagination, qui actualise son unité. Le fondement de l'entendement (l'aperception transcendantale) provient dès lors de l'imagination transcendantale. Parce qu'elle est unificatrice, elle se retrouve au fondement de l'unité synthétique de la conscience pure elle-même. La preuve, Kant l'affirme : « cette unité synthétique présuppose une synthèse (...). Donc, l'unité transcendantale de l'aperception se rapporte à la synthèse pure de l'imagination comme à une condition *a priori* de la possibilité de toute composition du divers en une connaissance. » (A 118). Ainsi, il est évident que dans cette section de la déduction transcendantale, Kant cherche à accentuer le rôle fondateur de l'imagination comme productrice de la synthèse originaire dans l'aperception pure : « *L'unité de l'aperception relativement à la synthèse de l'imagination est l'entendement, et cette même unité correspond, relativement à la synthèse transcendantale de l'imagination, à l'entendement pur.* » (A 119). Ce passage ambigu semble

³¹ Cette première formulation s'énonce comme suit : « La synthèse en général est (...) le simple effet de l'imagination, c'est-à-dire d'une fonction aveugle, mais indispensable de l'âme (...) » (A 78/B 103). Cette citation sera davantage étudiée plus loin.

suggérer que, relativement à la synthèse de l'imagination, l'entendement et l'aperception ne sont qu'une seule et même faculté. Pour comprendre, il est nécessaire de récapituler ce qui vient d'être vu. Si l'aperception transcendantale, comme conscience originaire pure (A 107), est ce qui rend possible l'intuition – dans la mesure où sans conscience pure, il n'y aurait pas de conscience empirique, donc pas de possibilité de recevoir le divers – elle tire son origine, pour sa part, de l'entendement, étant donné qu'il est le siège des règles (concepts) qui ordonnent l'ordre des synthèses. Dès lors, parce que l'entendement a un sens relatif à toute synthèse possible, il se trouve à son tour fondé dans l'imagination transcendantale qui, elle, représente la source de la possibilité de toute synthèse en général. Mais, l'aperception transcendantale ne trouve elle aussi son sens que relativement à la synthèse originaire qui lui permet de se situer au fondement de l'entendement comme unité synthétique originaire³². Ainsi, bien que Kant semble assimiler l'entendement à l'aperception transcendantale (A 119), il n'en est rien. Tous deux sont rendus possibles par l'imagination transcendantale et représentent deux conditions de possibilité de la connaissance qui se coappartiennent. Leur ressemblance conceptuelle, au niveau où Kant apparaît les confondre, c'est-à-dire dans leur relation à la synthèse de l'imagination, tient de leur lien à l'unité synthétique de la synthèse en général. En effet, l'unité synthétique de la conscience transcendantale, d'une part, rend possible l'acquisition du divers pour qu'il soit ordonné par l'entendement (sans conscience pure, il n'y aurait pas de conscience relative au monde phénoménal et, d'autre part, les concepts purs (en tant qu'unités qui possibilisent l'unification du divers), réalisent le

³² L'aperception est d'autant plus « transcendantale » qu'elle devient, par l'unité synthétique de l'imagination, la condition de possibilité des catégories. Le passage suivant, tiré de l'*IPCRP*, défend la même idée : « Le Je-pense, l'aperception transcendantale est pour ainsi dire elle-même une catégorie, la catégorie originaire, car elle n'a pas besoin d'être expressément consignée, elle n'accroît pas la table des catégories parce qu'elle est au fondement de toute catégorie comme telle. » (HEIDEGGER, *IPCRP*, p. 376)

fondement de cet Un *a priori* qu'est la conscience originaire pure. De manière figurée, l'aperception transcendantale représente le *contenant* de l'entendement alors que l'entendement et ses concepts en sont le *contenu*. Bref, dans cette troisième section de la déduction transcendantale de 1781, Kant a été en mesure d'affirmer l'importance de l'imagination comme productrice de la synthèse transcendantale (A 118) et, par le fait même, de rendre compte du fait que, sans elle, l'aperception transcendantale et l'entendement (qui la contient nécessairement en son sein, comme ce qui rend possible les autres concepts) n'auraient pas lieu d'être.

Heidegger défend cette lecture, bien qu'il en souligne un problème :

« Si l'aperception transcendantale comme pouvoir radical de l'entendement présuppose *a priori* la synthèse productrice et rapportée au temps de l'imagination, alors l'entendement pur se trouve lui-même dans une relation nécessaire à l'imagination pure. Or Kant, sur ce point, n'est justement pas assez clair. »³³

Ce problème, suggéré par Heidegger, est absent des critiques de Käufer (A), Declève (B), Caron (C) et Dahlstrom (D), qui s'opposent à son interprétation d'un point de vue général. L'exposition de leurs thèses contre « la racine commune » mettra en lumière celle de Heidegger, laquelle interprétation nécessite, selon lui, un recours au chapitre du schématisme pour être compris à sa juste valeur : « Considéré selon la disposition de la présentation kantienne, le « schématisme » est une fondation de la « déduction transcendantale », même si Kant ne le comprend pas lui-même comme tel. »³⁴ De cette manière, les éléments nécessaires à la compréhension du chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » seront déjà présentés.

³³ HEIDEGGER, *IPCRP*, p. 421

³⁴ *Ibid.*, p. 431

1.2.4 LES CRITIQUES À L'ENCONTRE DE CETTE THÈSE DE HEIDEGGER

Les quatre auteurs prônant le rejet du privilège accordé à l'imagination transcendante partagent ceci qu'ils négligent tous de s'attarder au chapitre sur le schématisme. Cette négligence est d'une grande importance dans la mesure où Heidegger plaide lui-même en faveur du fait qu'une juste saisie de l'imagination ne peut s'appuyer que sur une compréhension du schématisme. En effet, nous dit Heidegger, c'est uniquement à partir du schématisme que cette lecture « d'apparence violente » de l'imagination transcendante « pourra se justifier »³⁵. Suivant cette volonté, il apparaît évident que l'emphase mise par les commentateurs sur un rejet de la thèse de l'imagination transcendante comme racine commune laisse de côté l'élément le plus essentiel à son intelligibilité, c'est-à-dire le schématisme.

A) LA CRITIQUE DE KAÜFER

La lecture par Stephan Käufer de l'interprétation de l'imagination par Heidegger concerne la question des trois synthèses, telles que définies dans la deuxième section de la déduction transcendante (A 98-110) : « The theory of the threefold synthesis is crucial for Heidegger's Kant interpretation. It constitutes the core of his culminating interpretation of the transcendental imagination in the important third section of his Kantbook, and is equally central in his lecture course on the *Critique*. »³⁶ Ces trois synthèses, Heidegger leur accorde une importance contestable dans l'*IPCRP* parce que leur analyse ne sert, pour certains

³⁵ Ibid., p. 365

³⁶ KAÜFER, Stephan (2011), « Heidegger's interpretation of Kant », in D. Dahlstrom (dir.), *Interpreting Heidegger : Critical Essays*, Cambridge, Cambridge University Press, Chapitre 8, p.190.

commentateurs critiques, qu'à accentuer le rôle de l'imagination, comme faculté originaire des deux autres. Plutôt que d'être « cruciale » au sens de Käufer, elle serait accessoire pour Heidegger. En effet, le § 21, intitulé « la synthèse qui est au fondement des catégories », expose la thèse (qui, elle, est d'une importante capitale) selon laquelle la synthèse transcendantale de l'imagination est à l'origine de l'entendement et rend, du coup, possible l'expérience en général. L'analyse des trois synthèses – à savoir la synthèse de la recognition (aperception) dans le concept par l'entendement, la synthèse de reproduction dans l'imagination et la synthèse de l'appréhension dans l'intuition – sert à sa démonstration. Toutefois, Heidegger y ajoute la notion d'« union », un concept absent de la *Critique*. Ce concept lui permet d'éclairer le sens accordé la synthèse originaire. Si les trois synthèses représentent « les trois formes essentielles de l'union »³⁷, elles se rapportent donc nécessairement à cette « union » qui les possibilise. Cette union est la synthèse transcendantale de l'imagination et est le fruit de l'imagination productrice pure – laquelle sera toutefois explicitée plus loin, d'autant plus que Heidegger caractérise cette synthèse transcendantale comme une « union encore obscure »³⁸. À cet endroit du texte, il nous semble évident que Heidegger réfère à la nécessité d'un recours au schématisme. Ce recours nécessaire, Käufer l'avait entrevu dans le passage suivant : « The threefold synthesis corresponds to the three ecstases of temporality: coming-toward, having-been, and enpresenting, (...) Like the three syntheses, the three ecstases presuppose each other in a strong sense. (...) This parallel also extends to the schemata. »³⁹ Néanmoins, le parallèle que fait Heidegger (repris ici par Käufer) entre les trois synthèses et les trois ekstases de la

³⁷ HEIDEGGER, *IPCRP*, p. 266

³⁸ Ibid.

³⁹ KAÜFER, p 192

temporalité n'est pas explicite dans la *Critique* de Kant, d'autant plus que cette liaison entre synthèse et temps n'est possible que suite à l'application de ce que dévoile le chapitre du schématisme. Ainsi, nous sommes d'avis que parce que Käufer accorde trop d'importance à ce que Heidegger a à dire sur la « synthèse » et présuppose d'emblée la place qu'y joue la temporalité, il néglige les avancées de Heidegger sur la compréhension du schématisme. Pourtant, elles seules peuvent mettre en lumière les trois synthèses auxquelles il s'intéresse de prime abord. Finalement, Käufer n'est pas en mesure d'interpréter la lecture heideggérienne de Kant selon la même méthode qu'il juge adéquate et qui est utilisée par Heidegger : « What an interpretation needs to do is not to correct Kant, but to explain what is already implicit in his system (...) »⁴⁰ Il ne tire pas de conclusions quant à la pertinence du schématisme qui, pourtant, est explicite dans le texte de Heidegger qui le lit de manière implicite dans la *Critique de la raison pure*.⁴¹

B) LA CRITIQUE DE DECLÈVE

Henri Declève a consacré un ouvrage entier à l'interprétation de Kant par Heidegger. Bien que son analyse soit fondée sur des prémisses fausses⁴², il nous est possible d'en tirer des éléments pour faire valoir notre thèse. Par exemple, sa lecture tombe dans le piège du privilège accordé par Heidegger à l'imagination transcendante. C'est un « piège » parce qu'il aveugle les interprètes quant à la pertinence de son interprétation sur le schématisme. L'approche de Declève n'est, somme toute, pas très différente de la plupart des lecteurs de Heidegger :

⁴⁰ Ibid., p 184

⁴¹ Il peut être intéressant de remarquer que la négligence de Käufer vis-à-vis du schématisme est d'autant plus grave que ce qui l'intéresse dans l'interprétation heideggérienne de Kant concerne la présence du kantisme dans *Être et Temps*, et qu'il passe à côté d'un thème typiquement kantien (le schématisme) tel qu'exprimé explicitement par l'expression utilisée par Heidegger de « schème horizontal » de la temporalité, au §69 (*S&Z*, p. 365).

⁴² Declève croit à tort que Heidegger a rédigé *KPM* (1929) avant *S&Z* (1927).

« Heidegger montre plus profondément encore que l'instauration du fondement de la métaphysique doit, en tant que *Critique de la raison pure*, se concentrer dans une doctrine de l'imagination transcendante. Selon son interprétation en effet, les jugements synthétiques *a priori* constituant la connaissance ontologique, qui rend possible toute connaissance ontique et toute métaphysique spéciale, trouvent eux-mêmes leur fondement dans la synthèse pure de la réceptivité sensible et de l'entendement, c'est-à-dire dans la temporalité de l'imagination transcendante. »⁴³

Dans la première phrase de cette citation, Declève se réfère au projet qu'a Heidegger dans *Être et temps* d'instaurer la métaphysique sur de nouvelles fondations, projet que Kant aurait été le premier à entrevoir : « Le premier et le seul penseur qui (...) se soit mû dans la direction de la dimension de la temporalité, ou qui se soit laissé pousser dans cette direction par la contrainte des phénomènes, est *Kant*. »⁴⁴ La temporalité joue un rôle essentiel dans la théorie kantienne en tant qu'elle est l'élément médiateur qui permet aux catégories de l'entendement de s'appliquer aux objets, et ce, par le schème. Toutefois, nous dit Heidegger, ce schématisme se situe au sein de l'imagination transcendante qui devient ainsi le seul élément fondamental à retenir de la compréhension de Kant. Dans le passage cité ci-haut, Declève mentionne pourtant « la synthèse pure » qui réfère au schématisme des concepts purs de l'entendement. Mais, la suite du texte dévoilera que ce qui l'intéresse dans l'explication de la synthèse par le schématisme, ce n'est pas de faire la lumière sur les nouveautés dans l'interprétation heideggerienne⁴⁵. Au lieu de cela, il cherche à établir dans quelle mesure « la théorie du schématisme lui paraît capitale, car elle lui permet d'établir pour son propre compte que [citant Heidegger] « l'imagination pure (...) est encore, par là même, 'constructrice' (*bilden*) en un second sens, à savoir qu'elle nous procure en général ce qui peut être mis en

⁴³ DECLÈVE, Henri (1970), *Heidegger et Kant*, La Haye, Martinus Nijhoff, pp. 118-119.

⁴⁴ HEIDEGGER, *S&Z*, §6, p. 23

⁴⁵ À ce sujet, l'auteur admet ne pas comprendre une des avancées de Heidegger dans sa compréhension du schématisme : « Nous avouons ne pas saisir la distinction qu'introduit l'interprète entre le temps comme forme d'intuition, le temps comme image-schème pure et enfin le temps comme unique possibilité d'offrir aux schèmes une vue pure. » (DECLÈVE, p. 139) Pour notre part, nous tirerons au clair ce qui lui semble ambigu dans la seconde section de ce travail. (Cf. DECLÈVE pp. 137-140)

‘image’ ». »⁴⁶ Le seul élément de la théorie que Declève juge pertinent est la relation qu’il entretient relativement à l’imagination transcendante et, par le fait même, à la temporalité originelle. Cette relation, nous dit-il, peut « être englobée par une représentation plus originelle qui demeure présente, le *Je pense* »⁴⁷ qui, en tant que siège de la subjectivité, renferme en plus des conditions de possibilités de l’expérience en général l’origine ontologique du *Dasein*⁴⁸, tel que défini dans *S&Z*. Le parallèle avec cet ouvrage est constant dans la lecture de Declève. Il permet de voir que ce qu’il comprend de la lecture heideggérienne de Kant souligne toujours son désir de démontrer la thèse selon laquelle Kant n’est qu’un faire-valoir pour Heidegger. Cela est évident dans le chapitre suivant où l’auteur s’intéresse au rapport entre « l’être et la chose » et conclut que le « point capital » dans l’étude sur la *CRP* dans *Qu’est-ce qu’une chose?* est : « de ramener une question métaphysique à la question centrale *qu’est-ce que l’homme?* Comme un accès à la pensée de l’être. »⁴⁹ Rappelons toutefois que *QQC* est le seul ouvrage sur Kant qui n’aborde jamais la doctrine du schématisme et Declève lui attribue tout un chapitre. Nous voyons donc que l’intérêt du schématisme lui échappe complètement. Sa lecture laisse de côté un thème cher à Heidegger, et ce, à cause de l’aveuglement face à l’importance de l’imagination transcendante qui l’a conduit sur le chemin du *Dasein*, comme si la seule chose qui était pertinente pour Heidegger était de toujours *tout* ramener à sa théorie du fondement ontologique de l’être.

⁴⁶ DECLÈVE, p.141

⁴⁷ Ibid., p. 147

⁴⁸ Ibid., pp. 160 à 173

⁴⁹ Ibid., p. 264

C) LA CRITIQUE DE CARON

La démarche herméneutique de Maxence Caron débute par la même approche que celle de Declève. Il affirme : « La pensée de Kant (...) est pour Heidegger une occasion de consolidation de la radicalité de son propre point de départ (...) »⁵⁰. Néanmoins, Caron s'en distingue dans la manière dont il aborde l'interprétation que fait Heidegger de la *Critique de la raison pure*. Plutôt que de s'attarder à dévoiler les thèmes kantien exploités par Heidegger pour faire valoir sa thèse de l'ontologie fondamentale, il accorde une attention particulière aux raisons qui le poussent à critiquer Kant, relativement au thème de l'ipséité, autrement dit le *Je pense* du sujet transcendantal⁵¹. Cette thèse rejoint celle du « recul de Kant » discutée au premier chapitre l'analyse (en 1.1.2). Caron s'exprime ainsi : « La thèse constante de l'interprétation heideggérienne de la pensée kantienne consiste à montrer que Kant a lui-même reculé devant un kantisme possible, et a craint d'accorder une trop grande importance à la temporalité et à l'ipséité humaine (...) »⁵². Ce recul de Kant a été découvert par Heidegger dans la comparaison des éditions de 1781 et 1787. Il reproche à Kant d'avoir mis de côté le rôle qu'il avait accordé à l'imagination transcendantale pour le léguer, en deuxième instance, à l'entendement et à l'aperception transcendantale qui est à son fondement. Dans *l'IPCRP*, Heidegger est très explicite. Au sujet de la deuxième édition, il affirme : « (...) [qu'elle] signifie simplement de sa part un recul devant la conséquence qui résulterait de la première thèse, à savoir l'élimination de la primauté de l'aperception transcendantale, et du même coup la fin de la prédominance, aussi infondée que traditionnelle, de la logique. »⁵³ Ce refus de

⁵⁰ Cette citation de Caron avait déjà été utilisée dans l'introduction de la présente analyse. (CARON, p. 149)

⁵¹ Bien que pour notre part ce soit la première fois que nous utilisons l'expression, « sujet transcendantal » est employé par Kant dans la *CRP* à plusieurs reprises. Nous l'entendons ici au sens d'un sujet qui possède les conditions de possibilité de l'expérience dans sa conscience originnaire, l'aperception transcendantale.

⁵² CARON, p. 150

⁵³ HEIDEGGER, *IPCRP*, p.412

Kant de se détacher du cadre historique dans lequel il s'insère, Heidegger l'explique par le fait qu'il « était trop lié à la doctrine traditionnelle des facultés de l'âme (...) » et ce serait la raison pour laquelle il ne serait pas parvenu à tirer au clair l'imagination « par une interprétation fondamental-ontologique »⁵⁴. C'est cette lecture que Caron tente d'éclaircir et cela le conduit à une analyse de « l'imagination transcendante, que Heidegger déclare à l'origine de l'ipséité (...) »⁵⁵. En effet, l'imagination, en tant que productrice de la synthèse pure de la conscience originaire (l'unité synthétique originaire de l'aperception pure), rend possible la conscience empirique du *Je*, donc de l'ipséité entendue comme *soi*. Bien que pertinente pour comprendre le « recul de Kant », cette lecture discrédite le chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » dans la mesure où toute synthèse de l'imagination présuppose l'application d'un concept par le schématisme. L'angle par lequel Caron envisage sa problématique (c'est-à-dire l'ipséité), n'est donc pas assez large pour saisir toutes les avancées de Heidegger qui lui sont pourtant relatives.

D) LA CRITIQUE DE DAHLSTROM

Le dernier auteur sur lequel nous allons nous pencher est Daniel Dahlstrom. Pour sa part, il est critique à l'endroit l'interprétation que Heidegger fait du concept de la « self-affection » (*auto-affection*) chez Kant. Selon lui, il a tort d'identifier le « self-affection » à la temporalité.

Résumant la thèse de Heidegger, Dahlstrom affirme :

« Time is self-affection – and thus is the structure for Self-consciousness and its equivalent, consciousness of what is other than the self – precisely inasmuch as time is a persistent projecting onto a horizon (is always ahead of itself) that in this projecting more or less retains (comes backs to or covers) and maintains (presents) itself. »⁵⁶

⁵⁴ Ibid., p.280

⁵⁵ CARON, p. 176

⁵⁶ DAHLSTROM, Daniel (Dec., 1991), « Heidegger's Kantian turn : Notes to his commentary on the "Kritik der Reinen Vernunft" », *The Review of Metaphysics*, vol. 45, no. 2, pp. 339-340.

Pour Heidegger, il y a un lien nécessaire entre la définition de l'auto-affection, entendue au sens où la conscience est *intérieurement* affectée par elle-même (B 153, 156), et le sens interne, tel qu'il est défini dans l'esthétique transcendantale comme « l'intermédiaire [par lequel] l'esprit s'intuitionne lui-même ou intuitionne son état intérieur. » (A 22/B 37) Il saute aux yeux que les deux définitions s'équivalent. Cette assimilation à la temporalité, telle que soulevée par Heidegger, révèle la même évidence lorsque Kant écrit : « Le temps n'est rien d'autre que la forme du sens interne, c'est-à-dire l'intuition que nous avons de nous-mêmes et de notre état intérieur. » (A 33/B 49) Il est désormais compréhensible que la thèse critiquée par Dahlstrom trouve un point d'appui solide au sein même de la *CRP*, bien qu'il affirme le contraire⁵⁷. Par contre, Dahlstrom prétend que le problème dans l'interprétation de Heidegger est *surtout* qu'il ne comprend pas que le temps doit être saisi comme une « manière » (*manner*, au sens de « mode d'être ») de l'auto-affection⁵⁸. La temporalité, comme mode d'être de l'auto-affection, Dahlstrom la caractérise comme « the unity which is presupposed by or, better, *in* the original-synthesis of apperception. »⁵⁹ L'imagination transcendantale se voit dès lors mise de l'avant, ainsi qu'une lecture de la déduction transcendantale. Par rapport au chapitre du schématisme, il est dommage que l'auteur ne lui accorde pas davantage d'intérêt, d'autant plus qu'il affirmait lui-même que la déduction transcendantale ne se suffisait pas à elle-même et qu'elle devait être soutenue par le schématisme et l'Analytique des principes⁶⁰.

⁵⁷ Selon lui : « neither in this or in any other regard does Kant equate time and self-affection, or even treat them as equivalents, as Heidegger would have us suppose. » (p. 354) Cette citation nous permet d'affirmer que Dahlstrom a grandement négligé la lecture des passages cités ci-dessus.

⁵⁸ DAHLSTROM, p. 353

⁵⁹ Ibid., p. 356

⁶⁰ Voici le passage auquel nous faisons ici référence : « In other words, the Transcendental Deduction does not stand on its own but depends upon the Doctrine of the Schematisms and the Analytic of Principles. » (DAHLSTROM, p. 349)

Chacun de ceux dont nous avons étudié les approches (Declève, Käufer, Caron, Dahlstrom) néglige l'importance de l'interprétation du schématisme par Heidegger, notamment pour saisir, dans toute son ampleur, le privilège qu'il accorde à l'imagination transcendante. Bien que certains passent par un bref détour par le schématisme pour faire valoir leur théorie sur la lecture heideggerienne, aucun ne prend la peine – à notre connaissance – de faire un examen approfondi des avancées de Heidegger dans la compréhension du chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement », ce que nous proposons de faire dans la prochaine section. Ainsi, il est devenu évident que deux positions peuvent être adoptées face à l'interprétation de Heidegger : soit le lecteur rend hommage à Heidegger du fait de l'« accuracy of his understanding of what Kant did say », soit il considère la lecture heideggerienne à reculons étant donné « the trenchancy of his argument ». Tirées du texte de Dahlstrom, la première position suggère de tirer profit de Heidegger, l'autre propose plutôt de juger, voir de condamner, son travail. Concernant l'auteur⁶¹, nous avons vu qu'il tend vers la seconde approche. Pour notre part, nous allons tenter de rendre justice à Heidegger en démontrant les mérites de sa lecture du schématisme des concepts purs de l'entendement.

Pour parvenir à comprendre dans quelle mesure la lecture de Heidegger est éclairante sur le chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement », il faut la positionner par rapport au texte de Kant lui-même, d'où la digression suivante divisée en deux points. Dans un

⁶¹ Ibid., p. 333

premier temps, la démarche de Kant sera présentée, telle que formulée dans la première édition de la déduction transcendantale dont l'étude a été reprise par Heidegger. Dans un deuxième temps, il s'agira de faire voir les principaux éléments théoriques contenus dans la doctrine du schématisme et qui gravitent autour d'un concept fondamental pour Kant *et* pour Heidegger, celui de l'imagination productrice.

Dans la *Critique de la raison pure*, la deuxième section de la déduction (« Des principes *a priori* de la possibilité de l'expérience » (A 95-114)) est fondamentale pour Heidegger parce qu'elle est la *preuve* de la nécessité des catégories (c'est-à-dire la déduction transcendantale comme telle). C'est à cet endroit que Kant tente de prouver « la valeur objective des catégories, c'est-à-dire à démontrer que les catégories s'appliquent à l'expérience. »⁶² Cette preuve est construite de manière à faire reposer la connaissance et ses conditions de possibilité sur trois synthèses, chacune se rapportant à une faculté de l'esprit différente : l'intuition, l'imagination et l'entendement. Selon Kant : « Ces synthèses conduisent donc à trois sources subjectives de connaissances, qui elles-mêmes rendent possible l'entendement et, par, l'intermédiaire de celui-ci, toute expérience, en tant que produit empirique de l'entendement. » (A 97-98) Ce passage dévoile deux faits importants. D'une part, la connaissance « objective » est en fait « subjective » dans la mesure où ce sont des synthèses inhérentes à l'âme humaine qui produisent le savoir. D'autre part, elles rendent possible l'entendement en tant qu'il n'est rien (ne sert à rien) sans un rapport au domaine empirique qui seul peut lui permettre de faire sens grâce à l'expérience.

La liaison nécessaire effectuée par chacune des trois synthèses est ce qui engendre la nécessité qu'il y ait des catégories: sans synthèse de l'appréhension (1) il ne pourrait pas y

⁶² RIVELAYGUE, p. 101

avoir d'intuitions sensibles parcourues, si bien qu'aucune représentation ne pourrait être reproduite synthétiquement dans l'imagination (2), à quoi l'ordre (le sens) manquerait si ce n'était de la reconnaissance de l'entendement (3) qui permet (grâce aux catégories) d'ordonner le chaos des représentations produites dans l'imagination⁶³. Il doit donc nécessairement y avoir des concepts purs de l'entendement, sans lesquels toute signification serait impossible.

Pour qu'il y ait une connaissance, le concept pur de l'entendement doit pouvoir s'appliquer au divers phénoménal et, pour ce faire, il doit y avoir un médium qui relie nécessairement le tout, et ce, parce qu'une connaissance est « un ensemble de représentations comparées et connectées. » (A 97) Cette référence à un « ensemble » dans la définition de ce qu'est une connaissance permet à Kant de préparer le terrain en vue d'attribuer à l'imagination le rôle de faculté de la « synthèse en général »⁶⁴. La synthèse en général est toutefois possibilisée par une synthèse originaire qui est produite par ce que Kant nomme l'imagination productrice (pure ou transcendantale). La synthèse originaire présuppose nécessairement des règles d'ordonnement du divers qui permettent une mise en ordre des représentations des intuitions empiriques dans l'imagination. En d'autres termes, l'imagination n'est en mesure de reproduire le divers que si un ordre est présupposé, sans quoi il n'y aurait qu'un chaos de perceptions qui ne pourraient pas être liées en des représentations. L'imagination productrice

⁶³ Il est intéressant de prendre note que Heidegger en a contre l'expression employée par Kant de « reconnaissance ». Selon lui, « l'expression « reconnaissance » est résolument trompeuse » et il suggère plutôt l'utilisation du terme « identification » au sens littéral de la « reconnaissance. » (HEIDEGGER, *IPCRP*, pp. 361-362) Toutefois, pour ne pas perdre de vue le texte de Kant, la suite de l'analyse s'en tiendra au terme « reconnaissance ».

⁶⁴ Cette définition est tirée du premier passage où Kant mentionne l'imagination : « La synthèse en général est, comme nous le verrons ultérieurement, le simple effet de l'imagination, c'est-à-dire d'une fonction aveugle, mais indispensable de l'âme, sans laquelle nous n'aurions jamais aucune connaissance, mais dont nous ne sommes que rarement conscients. » (A 78) Toutefois, bien que nous nous soyons déjà attardés à l'imagination transcendantale, il est évident que Kant avait déjà envisagé le problème de l'application des catégories, tel qu'il ne peut se résoudre que par un recours à cette troisième faculté qu'est l'imagination. Qui plus est, son utilisation du terme « aveugle » présuppose le fait que sans l'aide de l'entendement et de ses concepts, cette imagination ne peut rien accomplir. Il lui faut un guide qui lui dicte la marche à suivre, malgré qu'elle soit la seule à pouvoir réaliser la synthèse. L'imagination contient dès lors tout le potentiel synthétique, mais il lui faut nécessairement de l'aide pour parvenir à l'accomplir.

occupe ainsi la place d'un double fondement : elle est au fondement de la preuve de la déduction des catégories en tant qu'elle présuppose en elle-même la nécessité de concepts *a priori* pour être et elle est au fondement de la possibilité de la connaissance humaine en étant à l'origine de la synthèse en général⁶⁵. C'est donc grâce à elle si la possibilité de la connaissance *a priori* se voit accorder une réalité objective et positive par Kant. Par son aspect spontané qui lui permet de créer des unions « conceptuelles » (soit en dehors du champ des intuitions empiriques), l'imagination productrice est en mesure de réaliser la première synthèse fondatrice, c'est-à-dire celle à l'origine de toutes les autres, soit la synthèse pure de l'aperception.

Voici un résumé des étapes du processus d'acquisition de connaissance. La conscience pure est fondée par la synthèse pure et elle rend possible la conscience empirique puisque celle-ci en découle. Cette aperception empirique permet au sujet de prendre conscience de ce qui est reçu dans l'intuition et qui est en mesure d'être reproduit dans l'imagination. Pour ce faire, l'imagination présuppose l'existence de concepts purs dans l'entendement (qui eux tirent leur origine de l'aperception pure) qui mettent de l'ordre dans ses reproductions. Du coup, il réside en elle la conscience *a priori* de la nécessité d'une liaison entre ses concepts et le divers phénoménal, d'après des règles. Cela, Kant le défend dans le passage suivant :

⁶⁵ L'expression de « synthèse productrice de l'imagination » apparaît pour la première fois dans la troisième section de la déduction transcendantale (A 118), alors que celle de « l'imagination productrice » est empruntée à la seconde édition de la déduction transcendantale : « Or, dans la mesure où l'imagination est spontanée, je l'appelle aussi parfois l'imagination *productrice* et la distingue ainsi de l'imagination *reproductrice*, dont la synthèse est soumise exclusivement à des lois empiriques (...) » (B 152). La synthèse reproductrice de l'imagination est ainsi « réceptive » (par le sens externe), alors que son opposé sera une synthèse « spontanée » parce qu'elle n'aura pas besoin d'autres intermédiaires qu'elle-même pour opérer. Cette distinction entre spontanée et réceptivité, par rapport au caractère double de cette seule et même imagination est, elle aussi, tirée de l'édition de 1787 (B 152). Ce n'est pas que Kant change d'avis d'une édition à l'autre, mais il est beaucoup plus clair dans la révision qu'il a apportée à son texte en 1787. Parce que Kant caractérise l'imagination comme spontanée et/ou réceptivité, sa situation de troisième terme entre l'entendement (le siège de la spontanée) et l'intuition (le siège de la réceptivité) semble plus cohérente avec l'ensemble du système. Ainsi définie, il apparaît évident que l'imagination est en mesure d'opérer sur les deux plans, *a priori* et *a posteriori*, au même titre que l'aperception (comme il avait été établi en 1.2.2).

« En ce sens, la conscience originaire et nécessaire de l'identité de soi-même est en même temps une conscience d'une unité tout aussi nécessaire de la synthèse de tous les phénomènes d'après des concepts, c'est-à-dire d'après des règles qui non seulement déterminent pour leur intuition un objet, c'est-à-dire le concept de quelque chose où ils trouvent à s'enchaîner avec nécessité : car il serait impossible que l'esprit se représente l'identité de soi-même dans la diversité de ses représentations, et cela *a priori*, s'il n'avait devant les yeux l'identité de son acte, qui soumet toute synthèse de l'appréhension (qui est empirique) à une unité transcendante et rend d'abord possible *a priori* l'enchaînement réglé qu'elle représente. » (A 108)

Cet « enchaînement réglé » du divers par l'entendement est possible par l'union que produit l'imagination entre concepts et intuitions, union qui correspond à la connaissance humaine. L'imagination productrice se situe alors à un point d'ancrage de la *Critique* en tant qu'elle est la source de la possibilité de tout le système d'acquisition du savoir. Comme faculté pure de l'âme humaine, elle peut également être mise en rapport avec la sensibilité et c'est grâce à ce caractère double qu'elle se voit accorder la place d'intermédiaire entre l'entendement et l'intuition. Qui plus est, le passage souligne la nécessité qu'il y ait des règles d'applications des concepts. Ces règles proviennent des concepts, mais c'est l'aperception qui rend possible la nécessité qu'elles ont d'être appliquées (c'est-à-dire « enchaînées ») à des intuitions empiriques de manière déterminée. Et tout cela est possibilisé par l'imagination transcendante : l'importance qui lui est accordée par Heidegger est dès lors justifiée.

Cette étude du concept d'imagination productrice chez Kant permet de faire un parallèle vers ce que Heidegger a à nous apprendre sur le schématisme, parallèle que ce dernier suggère lui-même :

« Au chapitre du « Schématisme », Kant tente de saisir unitairement et originairement la synthèse *a priori* de l'imagination productrice, et cela non plus en s'appliquant à élaborer plus distinctement l'essence pure des catégories, mais en cherchant le fondement de cette essence, la possibilité interne des catégories, c'est-à-dire des propositions transcendantales pures. »⁶⁶

Autrement dit, si l'imagination productrice est le premier pilier de l'élaboration du système kantien de la possibilité de la connaissance humaine, il va sans dire qu'il lui est nécessaire

⁶⁶ HEIDGGER, *IPCRP*, p. 430

d'établir dans quelle mesure les catégories sont possibles. Heidegger mentionne la « possibilité interne des catégories » et cette possibilisation, nous la comprenons au sens de ce qui rend possible leur application. En effet, Kant le dit lui-même, les concepts purs ne signifient rien s'ils ne peuvent pas être appliqués à des intuitions empiriques⁶⁷. Se questionner sur leur possibilité interne serait dès lors la même tâche qu'établir dans quelle mesure ils peuvent être appliqués au divers phénoménal. Cette tâche, Kant l'accomplit dans le chapitre sur le schématisme et c'est la raison pour laquelle ce chapitre n'aurait pas pu se situer à un autre endroit de la *Critique*, sans quoi le système n'aurait pas été aussi solide⁶⁸. Il est nécessaire de comprendre comment l'application des catégories est possible avant d'établir qu'elles sont telles. Pourquoi? Parce que, comme le dit Heidegger : « Et cela signifie qu'il est absurde de commencer par poser des catégories pour s'enquérir ensuite de leur application valable à des objets. Car cette application « à des objets », cette relation objective comme telle est justement constituée par elles. »⁶⁹ Bref, tous les éléments nécessaires à la compréhension « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » ont été mis en place. Nous pouvons désormais aborder la doctrine du schématisme telle qu'elle est interprétée par Heidegger.

⁶⁷ « Donc les catégories, sans schèmes [qui en permettent l'application], sont seulement des fonction de l'entendement relativement à des concepts, mais ne représentent aucun objet. » (A 147/B 187)

⁶⁸ À ce point de l'analyse, il est nécessaire qu'il soit clair pour le lecteur que cette thèse appuie Heidegger quant au débat sur la situation du chapitre sur le schématisme (abordé en 1.1.1). La raison en est que, si comme Heidegger, nous nous attardons davantage à la lecture de l'édition de 1781, c'est qu'un accent y est mis par Kant sur l'imagination. Par conséquent, la preuve de l'application possible des catégories doit être formulée à cet endroit de la *Critique*, sans quoi la suite ne serait pas pertinente puisque sa possibilité n'aurait pas été établie. La logique nous conduit à considérer le schématisme sous le même regard que Heidegger, c'est-à-dire par des lunettes « teintées » par l'imagination transcendantale.

⁶⁹ HEIDEGGER, *IPCRP*, p. 400

SECTION 2 – LES AVANCÉES DE HEIDEGGER

Chapitre 1 : SES DISTCINTIONS CONCEPTUELLES

2.1.1 La compréhension des concepts par Heidegger

Dans *Kant et le problème de la métaphysique*, Heidegger analyse la *Critique de la raison pure* et s'intéresse tout particulièrement au chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » (§§ 19-23). Son intérêt se porte surtout sur le rôle de l'imagination dans le processus d'acquisition de connaissance, lequel consiste dans l'unification (la synthèse) des concepts et des intuitions empiriques.

Le lieu de cette synthèse est l'imagination. Du coup, elle devient pour Heidegger une faculté plus originelle encore que ne peut l'être la pensée ou l'intuition. Il dira même que « la synthèse pure de l'imagination est parmi ces trois éléments celui qui lui tient de milieu »⁷⁰. Cette citation prépare dès lors le terrain en vue de la thèse heideggérienne de l'imagination transcendante comme racine commune des « deux » sources de la connaissance. Parce qu'elle est la source de la synthèse originelle, l'imagination est au cœur des propos de Heidegger qui insiste sur son double aspect. Heidegger ne fait pas référence au caractère productif/reproductif, mais au fait qu'elle est constructrice en deux sens : elle rend à la fois possible « la perceptibilité intuitive de l'horizon » *et* l'« image » dans sa généralité⁷¹.

Selon le premier sens, l'imagination transcendante, par la « production » d'une synthèse originelle pure, possibilise la réception du divers dans les intuitions par le sens

⁷⁰ HEIDEGGER, *KPM*, §14, p. 122

⁷¹ *Ibid.*, §19, pp. 148-149

externe, d'où l'expression utilisée par Heidegger de « perceptibilité intuitive »⁷². Le terme typiquement phénoménologique « horizon » concerne, pour sa part, le fait que la réception du donné phénoménal s'effectue toujours en fonction d'un « horizon » préalablement déterminé par les concepts purs de l'entendement. Autrement dit, l'imagination a la possibilité de construire un horizon de sens préalablement déterminé par les catégories pour « filtrer » la réception du divers par l'intuition. La perceptibilité intuitive se voit dès lors réglée sur un horizon *a priori*. Le deuxième sens fait référence à l'imagination dans son rôle de production d'« images » générale. L'image ne correspond pas à ce qui avait été défini comme une représentation du divers qui agirait à la manière d'un calque sur la réalité. Heidegger va en suggérer une nouvelle définition. Cet intérêt de Heidegger pour le vocabulaire kantien lui permettra de mettre en évidence ce que Kant a voulu dire dans le chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » alors qu'il tente d'expliquer comment l'application des catégories aux intuitions empiriques est possible – ce que Heidegger nomme pour sa part « la transposition sensible pure ».

A) LA DÉFINITION DE L'« IMAGE »

Selon Heidegger : « Kant emploie le mot [image] dans trois sens : *vue* immédiate d'un étant, *vue* du décalque présent qui reproduit un étant, et enfin la *vue* d'un objet quelconque. »⁷³ La première *vue* correspond à la production immédiate d'une image par l'imagination en fonction de ce que l'intuition empirique reçoit dans le sens externe. Elle se caractérise par la possibilité de nommer un étant particulier « ceci ». Par exemple, je me représente l'image d'un arbre que je peux identifier comme un arbre particulier en disant « ceci est l'arbre ». La seconde *vue* est

⁷² Cela a été démontré au premier chapitre de la deuxième section de cette analyse.

⁷³ HEIDEGGER, *KPM*, § 20, p. 151

celle de la reproduction d'une image. Par exemple, la photographie d'un paysage est la reproduction d'un paysage, et comme elle se situe au deuxième niveau (en tant que reproduction), elle rend manifeste deux choses : ce qu'elle est, c'est-à-dire la photographie du paysage et, aussi, le paysage lui-même. Autrement dit, par l'image d'une image, il est évident que nous ayons accès à cette première image⁷⁴. La troisième *vue* représente le troisième niveau, c'est-à-dire le plus éloigné de l'étant qui avait été reçu dans l'intuition, puis construit en image par l'imagination. Cette vue signifie, par exemple, que la photographie du paysage ne vise pas à identifier le paysage en question, ni à faire voir le paysage par le biais du point de vue retenu pour la photo, mais bien à faire voir en quoi consiste une photographie en général. Ce double éloignement par rapport au « ceci » particulier, Heidegger l'explique par le masque mortuaire⁷⁵. Le masque mortuaire représente le mort fait de chair et d'os, mais aussi ce qu'est un masque mortuaire en général. Le mort lui-même, le « ceci » particulier, n'est pas considéré par cette *vue* de second niveau. Ainsi, la mise en image dans l'imagination « vise tantôt le mode de l'intuition empirique immédiate, tantôt le mode de l'appréhension immédiate d'une reproduction offrant la *vue* d'un étant. »⁷⁶ Bien que ces trois significations soient différentes chez Kant, l'image demeure néanmoins toujours un produit de l'imagination selon le mode d'une représentation de prime abord singulière (*repraesentatio singularis*). Ainsi, « (...) le concept ne peut pas être mis en image »⁷⁷ parce qu'il est général, voire

⁷⁴ Dans *LQV*, Heidegger utilise l'expression d'« image-as-copy » (pp. 361-362, 369-370) qui est plus explicite, car elle laisse entendre que la copie de l'image et l'objet copié représenté sont accessibles.

⁷⁵ L'exemple du masque mortuaire (*KPM* § 20, pp. 151-152) était déjà présent dans *LQV* (p. 361).

⁷⁶ Cette citation (HEIDEGGER, *KPM*, § 20, p. 152) démontre la différence entre les différentes productions d'image, mais elle souligne également le fait que parfois l'image vise l'objet reçu (l'intuition empirique immédiate) qui correspond au premier type de vue, alors qu'à d'autres moments elle vise le mode de l'appréhension, c'est-à-dire la réception du divers en général qui correspond aux deux autres types de vues, plus éloignées de la perception.

⁷⁷ HEIDEGGER, *KPM*, § 20, p. 152

universel, ce qui le rend inapte à être « imagé » par une représentation particulière. Aucun concept pur de l'entendement ne peut dès lors être représenté en image.

La situation est particulière pour les concepts qui ont d'emblée partie liée avec la sensibilité, donc les concepts empiriques et purs (mathématiques) : alors que le concept pur de l'entendement est par définition hétérogène à la sensibilité, ces deux types de concepts lui sont homogènes dans la mesure où une image, produite par l'imagination, peut facilement opérer le passage qui rend possible leur application par le schème. Le schème (au sens général) est défini par Kant comme la méthode générale de production d'images par l'imagination suivant les règles du concept auquel le schème se rapporte et qui en délimitent le cadre d'application. Dès lors, nous dit Kant: « le schème doit cependant être distingué de l'image » (A 140/B 179). Bien que tous deux sont des productions de l'imagination, le schème vise à appliquer le concept, c'est-à-dire qu'il dicte comment et dans quelles circonstances un concept peut être appliqué, alors que l'image ne sert qu'à représenter un objet empirique ou sensible pur, et ce, qu'il soit présent ou absent⁷⁸.

B) LA DÉFINITION DE SCHÈME

Le schème est un concept kantien qui englobe beaucoup d'acceptions. Selon Eisler, une définition du schème doit inclure les caractéristiques suivantes : chaque concept possède un schème; le schème est un procédé qui sert à rendre intuitif (sensible) un concept; le schème est une règle; le schème n'est pas une image; le schème est une condition de possibilité de la connaissance; le schème transcendantal, en l'occurrence, est une détermination temporelle des

⁷⁸ Dans *LQV*, Heidegger affirmait déjà le caractère « représentatif » de ces productions de l'imagination : « Image and schema are intuitables (*Anschauliches*) that can be produced in such a way that, as intuitable, they portray something the themselves are not. » (p. 360)

concepts purs de l'entendement *a priori*; le schème réalise et limite le domaine d'application des concepts.

Toutefois, la question se pose de savoir comment la transposition sensible des concepts purs de l'entendement est rendue possible si la mise en image par l'imagination ne lui est pas disponible?⁷⁹ Comme Hume l'avait préalablement remarqué, il est impossible d'avoir une image d'une catégorie de l'entendement : il est possible de comprendre qu'à quelque chose succède autre chose, mais il est impossible de voir ce qui *cause* ce changement. Cette transposition sensible du concept pur de l'entendement signifie pour Heidegger ce qui avait été présenté comme la « temporalisation du concept » et qui a été défini chez Kant comme « le schématisme de l'entendement pur »⁸⁰. De cette manière, la transposition sensible pure correspond à ce que Kant appelle le « schématisme des concepts purs de l'entendement » et il résout le problème de la mise en image des catégories. En effet, le schème transcendantal des concepts purs de l'entendement résout la difficulté, car il opère selon des règles générales de classification du divers et délimite (par la temporalité) le champ d'application des catégories (A 145/B 184). Sans les schèmes transcendantsaux qui ont la capacité de temporaliser les

⁷⁹ Kant affirme : « Au contraire [des concepts empiriques], le schème d'un concept pur de l'entendement est quelque chose qui ne peut être ramené à aucune image : il n'est en fait que la synthèse pure accomplie conformément à une règle de l'unité d'après des concepts en général, laquelle règle est exprimée par la catégorie (...) » (A 142/B 181) Lauchlan Chipman résume ce passage : « One can call something a dog because of what it looks like – it presents a dogish appearance – but one cannot call something a cause because it presents a cause-ish appearance. » (CHIPMAN, p. 104)

⁸⁰ Dans la *CRP*, Kant écrit : « Cette condition formelle et pure de la sensibilité, à laquelle le concept de l'entendement se trouve restreint dans son usage, nous l'appellerons le schème de ce concept de l'entendement, et la méthode que pratique l'entendement avec ces schèmes, nous l'appellerons le schématisme de l'entendement pur. » (A 140/B 179) Le temps est ce par quoi la connaissance possible « est restreinte » par le schème qui applique les règles de classification du divers des catégories toujours en rapport avec le temps. Le schématisme des concepts purs de l'entendement délimite dès lors le champ de la connaissance humaine possible. Kant, grâce au schématisme, parvient à répondre aux problèmes métaphysiques de son époque : selon lui, une vérité (réalité) objective ne peut être accordée qu'à ce qui est soumis à la temporalité. Le schématisme des concepts purs de l'entendement résout dès lors deux débats. D'une part, il apporte une réponse à la critique d'idéalisme à la manière de Berkeley dans la mesure où il doit nécessairement y avoir un monde qui nous est extérieur. Et d'autre part, il répond à Hume pour lequel les seules connaissances que l'homme peut avoir sont tirées de ses expériences, alors que le schématisme nous apprend que le sens des expériences, c'est nous qui le lui imposons *a priori*.

concepts purs de l'entendement, l'intuition serait toujours en mesure de recevoir les phénomènes, mais elle serait constituée d'un chaos d'intuitions empiriques. Ainsi, les catégories et leurs schèmes sont nécessaires, car sans eux le sujet ne percevrait point d'objet, il serait pris dans un « pur et simple rêve » (A 202/B 247). Cette objectivité du monde des phénomènes est imposée par les catégories qui rendent nécessaire une classification temporelle du divers selon leurs règles déterminées *a priori* et appliquées dans le schématisme⁸¹. Du coup, il est nécessaire qu'elles puissent légiférer sur *quelque chose*, sans quoi il n'y aurait *rien* à ordonner. Le monde réel, extérieur au sujet, est ainsi posé comme incontournable⁸²

C) LA DÉFINITION D'« IMAGE-SCHÈME »

Le schématisme, tel que compris par Heidegger, réalise donc la transposition sensible des concepts purs de l'entendement, mais aussi des concepts empiriques et sensibles purs. Sa méthode générale de mise en application, c'est-à-dire le schème, compte parmi les conditions de possibilité de l'expérience parce que le schème est une représentation sensible de la

⁸¹ Kant va ainsi définir un schème temporel différent pour chacune des catégories (A 142-145/B 182-184). Pour comprendre le processus d'application du schème, voici l'exemple de celui de la causalité qui ordonne le réel « auquel, une fois qu'il est posé arbitrairement, quelque chose d'autre succède toujours. Il consiste donc dans la succession du divers en tant qu'elle est soumise à une règle. » (A 144/B 183) Le schème de la causalité présuppose qu'à chaque fois que quelque chose arrive, quelque chose d'autre l'a nécessairement engendré. Le concept ne prend pas en considération les possibilités du réel comme tel alors que le schème est tel qu'il est parce qu'il inclut la possibilité de son application. Ainsi, l'ordre du temps est dès lors déterminé successivement et nécessairement selon une règle : pour chaque chose (X₂) qui arrive dans un temps donné (T₂), il doit nécessairement y avoir une chose (X₁) qui en est la cause dans un temps qui précède (T₁). L'application du schème devient dès lors la réalisation temporelle de la catégorie.

⁸² La nécessité qu'ont les catégories de s'appliquer aux intuitions empiriques s'énonce comme suit : « Les schèmes des concepts purs de l'entendement sont donc les vraies et uniques conditions permettant de procurer à ceux-ci une relation à des objets, par conséquent une *signification*, et les catégories n'ont ainsi, finalement, pas d'autre usage que leur possible usage empirique, où elles servent simplement à soumettre, à l'aide des principes d'une unité nécessaire *a priori* (...) des phénomènes à des règles générales de synthèse et à les rendre par là susceptibles de présenter la liaison continue qui est constitutive d'une expérience. » (A 145-146/B 185)⁸²

méthode générale d'application des règles prescrites par le concept, applicables à une *vue* (image) correspondante. Heidegger dira que grâce au schématisme :

« La règle est représentée selon la modalité de sa régulation, c'est-à-dire selon qu'en réglant la manifestation, elle s'insère et s'impose dans la *vue* qui rend manifeste cette manifestation. La représentation de la modalité de régulation est « création » [*Bilden*] libre, non liée à un étant donné, d'une transposition sensible. »⁸³

Ce passage exprime l'idée selon laquelle la règle qui est représentée (le schème) l'est selon le concept (ce que Heidegger nomme « la modalité de sa régulation » car le concept module les règles que le schème impose au divers) et son application à une manifestation (c'est-à-dire une manifestation du divers dans l'intuition) va s'imposer dans la *vue* (l'image) qui rend visible cette même manifestation dans l'imagination. La nouveauté de Heidegger est donc de dire que le schème n'est plus seulement la condition de possibilité d'une image, mais qu'il en est la cause, il la produit⁸⁴. Cette production a lieu dans l'imagination productrice – ce qui, encore une fois, accentue l'importance accordée par Heidegger à l'imagination. À ce sujet, il affirme : « (...) le schème possède nécessairement (...) un certain caractère d'image. Ce caractère a sa nature propre. Il n'est ni une simple *vue* (image au premier sens) ni une reproduction (image au second sens). Nous l'appellerons l'image-schème. »⁸⁵ Est-ce à dire que l'image, selon le troisième sens (l'image qui est l'image d'une image), représente ce que Heidegger nomme l'image-schème? Oui, au sens où l'image-schème est « au sens propre, l'image du concept »⁸⁶, dans la mesure où elle est en éloignée (de l'image) au même titre que l'était le masque mortuaire du mort, c'est-à-dire du « ceci » particulier. Cet exemple du masque mortuaire permet de comprendre que malgré son éloignement, l'image du concept (l'image-schème)

⁸³ HEIDEGGER, *KPM*, §20, pp. 154-155

⁸⁴ C'est une nouveauté parce que chez Kant, l'imagination est productrice de schème et d'image et soit une des conditions de possibilité de l'image, il n'est pas dit qu'il est à l'origine même de cette image, comme cela est défendu chez Heidegger.

⁸⁵ HEIDEGGER, *KPM*, §20, p. 155

⁸⁶ *Ibid.*, §21, p. 156

possède en elle les règles (schème) d'application pour ordonner le divers (image de premier niveau), de la même manière que le masque mortuaire permet, si on le veut, de faire abstraction du visage particulier représenté par le masque pour attirer l'attention sur ce à quoi ressemble un masque mortuaire, en général. Cette possibilité de l'application au domaine sensible réside dans le fait que l'image-schème se situe entre la sensibilité concrète et le concept général (par la règle dont elle exprime une application possible). Dans l'image-schème, l'image ne sert que de tremplin pour nous renvoyer à la généralité du concept.

Néanmoins, cette interprétation de l'image-schème par Heidegger ne contiendrait-elle pas une contradiction par rapport au texte de Kant qui affirme clairement que « le schème de la catégorie de ne laisse mettre en aucune image »? Heidegger soutient que Kant a raison de l'affirmer au sens où l'« image » signifie une représentation particulière créée par l'imagination relativement à une intuition sensible, quelle soit pure (mathématique) ou empirique. Comment faut-il alors comprendre ce que Heidegger veut dire par « image-schème » dans le cas du concept pur de l'entendement? La solution se trouve dans « la structure intime » de la relation qu'entretiennent les catégories et le temps⁸⁷. Heidegger écrit : « Or, le temps est, en tant qu'intuition pure, ce qui fournit une *vue* antérieure à toute expérience. » Autrement dit, le temps, en tant que « vue antérieure » signifie une *image pure* qui serait à l'origine de la production des autres images dans l'imagination, au même titre que l'intuition pure du temps rend possible la réception du divers empirique dans l'intuition. Le temps devient dès lors le fondement de toutes les représentations possibles, c'est-à-dire des images (triangle ou chien), en tant qu'il en est la *vue antérieure*, au sens d'horizon qui les possibilise. En conséquence conclut Heidegger : « le schème du concept pur de l'entendement

⁸⁷ Ibid., § 22, p. 161

peut, lui aussi, fort bien être mis en image, pourvu qu'« image » soit pris au sens d'« image pure ». »⁸⁸ Voilà ce qui manquait à Kant pour voir dans quelle mesure un concept peut être mis en image, et ce, par le même processus – et la même faculté – que ce qu'il avait annoncé comme la temporalisation du concept pur de l'entendement par le schème transcendantal de l'imagination. L'image-schème devient ainsi la principale condition de possibilité qui détermine les représentations temporelles possibles auxquelles le concept pur de l'entendement dicte ses règles pour les ordonner.

2.1.2 LES AVANCÉES RELATIVES AUX NOUVELLES DÉFINITIONS

A) NOUVELLES DÉFINITIONS, NOUVELLE COMPRÉHENSION

Les nouvelles définitions permettent à Heidegger de rendre intelligibles les deux exemples d'application de concepts proposés par Kant à savoir celui du chien (concept empirique) et du triangle (concept mathématique, donc à la fois sensible et pur)⁸⁹. Ces deux exemples d'application du schématisme, Kant ne les considérerait pas problématiques dans la mesure où dans chaque cas, le ce sur quoi le concept légifère est homogène à la sensibilité. Mais, si ces cas ne posent pas problème⁹⁰ à Kant, comment la lecture de Heidegger pourrait-elle les

⁸⁸ Ibid.

⁸⁹ Dans la *LQV*, Heidegger s'était intéressé plutôt à l'exemple kantien du nombre cinq (A 140/B 179). (*LQV*, pp. 366-369)

⁹⁰ L'homogénéité entre les concepts et les intuitions peut être problématique parce qu'il n'est pas clair, de prime abord, de quelle manière le prédicat d'une intuition peut être contenu sous un concept. Deux auteurs se sont intéressés à ce problème. Peter Krausser le nomme « the problem of pattern-recognition » (KRAUSSER, p. 175). Il est présenté par l'exemple du concept de chien : s'il y a tellement de races canines différentes, comment se fait-il que nous sommes capables de regrouper des chiens absolument différents sous un concept identique? Selon l'auteur, le problème de la subsumption du divers sous un concept empirique concerne également celui de l'hétérogénéité entre les intuitions empiriques et leur concept. Parce que Kant néglige cette problématique, il a tort, selon lui, d'utiliser la temporalité comme troisième terme unificateur dans l'imagination, car il devrait plutôt tenir compte d'une présynthèse unificatrice des intuitions sensibles (pp. 178, 188). Michael Pendlebury distingue quant à lui deux types de synthèse et reproche à Kant de les assimiler (PENDLEBURY, p. 785). La synthèse en

éclairer? Heidegger ne cherche pas à corriger Kant. Il vise plutôt à le rendre plus intelligible et tente de clarifier le rapport entre la « mise en image » du divers et sa détermination par le schème qui le soumet aux règles du concept dont il est la méthode d'application. Voici donc les exemples d'application du schème empirique (chien) et du schème sensible pur (triangle). Par eux deviendront claires les problématiques auxquelles les avancées heideggériennes permettent d'apporter une réponse.

i) L'exemple du chien

L'exemple du chien concerne le procédé d'application d'un concept empirique, lequel doit légiférer sur les intuitions concrètes qui composent « l'objet » qu'est le chien *véritable* (réel). Le schème d'un concept empirique est lui-même empirique dans la mesure où il représente la méthode générale de son application. Pour Kant, l'application d'un concept empirique n'est pas problématique, car étant d'emblée un concept sensible tiré de l'expérience, il est homogène à la sensibilité. Voici le passage qui présente le déroulement de l'application de ce type de concept :

« Le concept de chien signifie une règle d'après laquelle mon imagination peut tracer dans sa dimension de généralité la figure d'un quadrupède, sans être limitée à quelque figure particulière que m'offre l'expérience ou encore à quelque image possible que je puisse présenter *in concreto*.» (A 141/B 180)

Le concept de chien englobe tout ce qui caractérise l'animal de manière à ce qu'un nombre quasi illimité de prédicats puissent être rangés sous lui. Parce qu'il représente le « chien » dans

général (*synthesis in general*) correspond au divers tel qu'il est reçu dans une intuition pure pour être ordonné selon les règles d'une catégorie et la synthèse par regroupement (*grouping synthesis*) consiste en l'assemblage du contenu de nos représentations, c'est-à-dire les éléments constitués par nos intuitions sensibles (Ibid., p. 786). À notre avis, ce qu'il nomme la *grouping synthesis* présuppose une *vue* préalable laquelle permet de « regrouper » le contenu des intuitions sensibles. Cet emploi du mot « vue » est emprunté à Heidegger : Pendlebury suppose une synthèse que Kant aurait oubliée alors que Heidegger suggère que l'imagination, en tant que faculté transcendante, est à l'origine de cette *vue* qui rend possible (parce qu'elle lui fournit un cadre) le processus de réceptivité sensible. Bref, les distinctions de Krausser et Pendlebury éclairent le problème général auquel Heidegger est confronté, problème qu'il résoudra avec son concept d'image-schème.

toute sa généralité, sa représentation par une image dans l'imagination n'est limitée à aucun chien particulier. Jocelyn Benoist dira que « le problème des concepts empiriques, c'est qu'ils sont constitutivement indexés à la diversité de l'expérience. »⁹¹ Autrement dit, les concepts empiriques sont facilement applicables par le schématisme dans la mesure où la création d'une image par l'imagination succède toujours déjà à la possibilité de l'application du concept par le schème qui en détermine la création. En effet, si une image empirique de chien émerge dans l'imagination, c'est dire que l'application du concept de chien a eu lieu par l'intermédiaire de son schème⁹².

Heidegger suggère toutefois le concept « d'image-schème » pour exprimer l'idée selon laquelle dans le schème est une représentation générale de toutes les possibilités de son application. De cette manière, l'image-schème du concept empirique de chien représente les chiens en général, c'est-à-dire tous les cas d'application possible de la règle du concept. Par exemple, alors que le schème est la méthode générale de législation du divers par le concept, donc qu'il inclut dans ses possibilités d'application tous les cas de représentation de chiens possible, allant du bulldog au chihuahua, l'image-schème correspond plutôt à *un* usage possible de la règle au sens d'une représentation de ce qu'est un chien en général. L'image-

⁹¹ BENOIST (2008), p. 118

⁹² « Le problème de l'application devient alors exactement celui du *devenir « image » du sensible* » affirme Benoist (p. 114). Il a raison, car si l'image est un produit du schème dans l'imagination (A 141-142/B 180-181), alors l'application du schématisme des concepts empiriques doit nécessairement passer par la possibilité de la mise en image d'un objet de l'intuition. La force de l'argument est qu'il est évident pour le lecteur de comprendre que parce que le schème a quelque chose de commun avec le concept et l'objet, la synthèse des deux peut avoir lieu. Toutefois Kant n'essaie pas de rendre compte d'autre chose que des conditions de possibilité de l'application du concept empirique : il n'explique pas le phénomène de la mise en image et néglige de justifier la relation entre le schème et son image. Il nous semble que c'est peut-être cette complexité, soulevée par Benoist, que Kant a tenté d'exprimer en affirmant que « ce schématisme de notre entendement relativement aux phénomènes et à leur simple forme est un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine ». Ce passage est trop souvent cité par les commentateurs pour faire valoir la complexité du schématisme *des concepts purs* alors qu'en fait, le passage se situe dans la section où Kant s'interroge sur l'application *des concepts empiriques*. La difficulté propre à ce type de schématisme, Kant l'a bien vue et elle réside dans le fait que le schématisme dépend davantage de la sensibilité que du domaine conceptuel. C'est la raison pour laquelle il échappe à la compréhension et qu'il est dès lors justifié qu'il soit difficile d'en arracher « les vrais mécanismes à la nature ».

schème a pour rôle de proposer un exemple d'application, disons ce berger allemand, à l'imagination pour l'aider à synthétiser selon les prédicats généraux du concept rencontrés dans le schème⁹³. Grâce à ce nouveau concept, il apparaît plus clair de quelle manière le concept peut s'appliquer au particulier étant donné que la règle de son application (le schème) était générale, car elle contient tous les cas possibles où le concept légifère. Heidegger affirme : « L'impossibilité pour la *vue* empirique d'atteindre au concept correspondant exprime donc la relation structurelle et positive de l'image-schème au schème. Cette relation fait de l'image-schème *une* présentation possible de la règle de présentation représentée dans le schème. »⁹⁴ Cette « présentation » particulière du chien devant moi n'est envisagée à titre d'image-schème que dans ses caractères généraux, propres à la race canine. L'image-schème est ainsi le parfait entre-deux (c'est-à-dire entre le schème et l'image particulière) qui favorise la compréhension du schématisme des concepts empiriques : « L'individu a renoncé à la diversité de ses possibles et, par là, il peut devenir un exemple pour l'identique, qui règle les champs des possibles. »⁹⁵ Autrement dit, notre exemple suppose qu'un chien particulier, disons un dalmatien ayant des points noirs à des endroits déterminés, est tel qu'il est concrètement, mais il n'est pas moins subsumé sous une « règle du champ des possibles » (le schème) qui, elle, permet différentes répartitions de ses taches. Bref, c'est comme si l'image-schème envisageait d'avance quelle sera en général l'application en fonction de ce qui est reçu dans l'intuition empirique.

⁹³ Alors que Benoist traite de l'application des concepts par le schématisme, les explications qu'il donne pour justifier la synthèse du concept et du divers sont éclairantes pour comprendre le concept d'image-schème de Heidegger. Pour lui, la règle de l'application (le schème) fonctionne à la manière d'une formule qui opère par imitation, une sorte de copier/coller de l'application d'un concept à une intuition sensible particulière. Ainsi, elle sert de guide, mais non pas de point d'appui qui dicterait *in concreto* la marche à suivre. (BENOIST (2008), pp. 93-105)

⁹⁴ HEIDEGGER, *KPM*, §21, p. 156

⁹⁵ Ibid.

Alors que Kant situait les facultés que sont l'entendement et l'intuition aux deux pôles de la connaissance, l'image-schème de Heidegger (comme l'imagination) joue le rôle d'intermédiaire et devient, par le fait même, la condition de possibilité de l'existence effective des deux autres concepts (le schème et l'image) : « La possibilité de l'image se forme [*bildet*] déjà dans la représentation de la règle de présentation. Cette possibilité même, et non la *vue* isolée d'une multiplicité de points, est la *vue* véritable, structurellement inhérente au schème, l'image-schème. »⁹⁶ Pour Heidegger, l'image-schème constitue la *vue* véritable, c'est-à-dire l'image qui seule peut permettre à la synthèse de se réaliser puisque le concept contient déjà en lui les règles déterminant les représentations qui s'y soumettront. Ainsi, par le concept, le schème possède de prime abord les conditions de possibilité des représentations (*vues*, images) telles qu'elles surgiront dans l'imagination. C'est la raison pour laquelle l'image-schème correspond à la représentation générale d'une application de la règle d'un concept et qu'elle permet l'unification du divers, c'est-à-dire la synthèse de la *vue* qui lui correspond.

ii) L'exemple du triangle

L'application concept sensible pur est explicitée par l'exemple du triangle. L'image-schème de Heidegger permet ici également d'éclairer dans quelle mesure l'application au divers est possible. Ces concepts regroupent des règles d'application qui sont nécessairement *a priori* dans la mesure où les concepts mathématiques et géométriques ne sont pas des concepts d'expérience. Le triangle par exemple relève de la formulation d'une méthode de construction. Dès lors, cette méthode générale d'application du concept (le schème du triangle), ne se peut rencontrer ailleurs qu'à l'intérieur du sujet, c'est-à-dire dans la faculté de l'imagination : « Le

⁹⁶ Ibid., §21, p. 158

schème du triangle ne peut jamais exister ailleurs que dans la pensée, et signifie une règle de la synthèse de l'imagination par rapport à des figures pures dans l'espace. » (A 141/B 180) La règle du schème ne peut s'appliquer qu'à une image particulière (équilatéral, rectangle, isocèle, scalène) étant donné qu'un triangle qui correspondrait exactement à sa règle de construction n'existe pas. Dès lors, puisque cette image ne peut pas correspondre parfaitement à sa règle et c'est la raison pour laquelle le recours à la mise en image concrète pour l'application du schème est insuffisante : le concept heideggérien d'image-schème est nécessaire. En effet, l'image-schème du schème du triangle vise en fait toutes les possibilités de représentation d'un triangle : « Kant pense évidemment au fait qu'une image-schème mathématique, par exemple un triangle dessiné, doit être nécessairement ou acutangle, ou rectangle ou obtusangle. Ceci suffit pour épuiser les possibilités du triangle (...) »⁹⁷. Ainsi défini, il apparaît évident que l'image-schème du triangle se situe plus près du concept, c'est-à-dire de la règle qui la détermine que de son image qui, malgré tout, ne réfère qu'à des cas particuliers. L'image-schème représente donc les conditions pures de sa construction sensible (les angles peuvent être obtus, rectangles ou aigus) du concept de triangle. Sensible et conceptuelle, l'image-schème est « une présentation possible, représentée dans sa fonction de règle. »⁹⁸ À nouveau, Heidegger montre de quelle manière l'image-schème se situe nécessairement entre le schème dont la règle « oriente toutes les présentations possibles » et l'image qui « conserve toujours une figure particulière »⁹⁹.

⁹⁷ HEIDEGGER, *KPM*, §21, p. 157

⁹⁸ Ibid.

⁹⁹ Ibid.

iii) Ce que rend possible l'image-schème

Les définitions heideggeriennes ont ceci d'intéressant qu'elles permettent de faire voir *comment* l'application est *réellement* possible. Alors que Kant énumère les conditions de possibilité de la connaissance, Heidegger nous dit : « Voilà comment cela fonctionne et c'est ça qui rend la transcendance possible ! ». Il peut alors se permettre de dire qu'il dépasse Kant dans la mesure où il dévoile la transcendance de la connaissance et démontre la manière dont elle opère et (selon lui) met à jour l'ouverture du *Dasein* face à son être-dans-le-monde, tel qu'exprimé dans *Être et Temps*.

En fait, bien que le schématisme des concepts purs de l'entendement ait déjà été clairement explicité par Kant, le concept d'image-schème permet de le clarifier davantage. L'image-schème introduite par Heidegger à la jonction entre le schème et l'image occupe le même rôle que le schème dans la mesure où elle correspond au temps pur lui-même, relativement cette fois au schématisme des concepts purs de l'entendement. Étant une représentation générale possible de l'application de ces concepts, l'image-schème des catégories ne peut être que le temps pur¹⁰⁰. D'une part, chacune d'elles détermine le réel par rapport à la temporalité (schème transcendantal) et, d'autre part, l'image-schème qu'elle représente doit être à la fois pure, et sensible (le temps comme forme pure de l'intuition). Par conséquent, la condition transcendantale de l'application des catégories doit nécessairement être le temps :

« Les schèmes des notions tirent leur image du temps pris comme *vue* pure, en s'introduisant en lui sous forme de règles. Ils développent ainsi l'unique possibilité d'une vue pure, en une multiplicité d'images pures. En ce sens, les schèmes des concepts purs de l'entendement « déterminent » le temps. »¹⁰¹

¹⁰⁰ Heidegger l'affirme dans le passage suivant : « Le temps est en tant qu' « image pure », l'image-schème et non pas seulement la forme de l'intuition opposée aux concepts purs de l'entendement. » (*KPM*, § 22, pp. 161-162)

¹⁰¹ HEIDEGGER, *KPM*, § 22, p. 162

Le rapport entre le temps, le schème et l'image est ainsi souligné de manière à montrer que le temps pur est réglé par le schème, lequel rend possibles les images. En sens inverse, le temps lui-même n'est perçu par le sujet que par l'intermédiaire des intuitions qu'il reçoit, lesquelles sont mises en images, puis déterminées conceptuellement par le schème de la catégorie qui la temporalise. Pour être plus précis, le temps et le schème se coappartiennent et se codéterminent comme les conditions transcendantales de la connaissance humaine. C'est la raison pour laquelle Heidegger les relie pour former l'image-schème. En ce sens, est-ce que Heidegger fait avancer la compréhension « Du schématisme des concepts purs de l'entendement »? Oui, car il complète l'explication de Kant et explique le réel rapport entre les catégories, la temporalité et le domaine empirique, au sein de l'imagination transcendantale.

B) L'IMAGINATION TRANSCENDANTALE, PREUVE DE SA TRANSCENDANCE QUI LA SITUE AU FONDEMENT DES DEUX AUTRES FACULTÉS

Mis à part cette conclusion radicale qui situe le siège de la finitude humaine dans le schématisme kantien, nous sommes d'avis que ces définitions d' « image », de « schème » et d'« image-schème » permettent d'appuyer la thèse des trois facultés de la connaissance. En effet, chacun des termes prend appui davantage sur une faculté, bien que relativement à la synthèse unificatrice de l'entendement (aperception) et de l'intuition (appréhension) par l'imagination, ils soient tous liés dans le schématisme. Dans un premier temps, le schème (qu'il soit transcendantal, sensible pur, empirique), parce qu'il règle l'application d'un concept, est issu de l'entendement. Le schème n'est que la *manière* dont le concept doit s'appliquer, et non pas l'application elle-même. Ainsi, il demeure près du domaine conceptuel puisque seule son application nécessite un lien avec le particulier. Puis, en tant que reproduction de quelque chose de singulier (réel ou imaginaire), l'image n'est toutefois rendue

possible que par l'intuition qui reçoit les intuitions qui seront re-présentées, *dans un second temps*, dans l'imagination. L'image est donc davantage liée à l'intuition qui la possibilise. Finalement, l'image-schème se situe exactement entre les deux facultés, c'est-à-dire dans l'imagination. Étant issue du siège de la possibilité de la synthèse, l'image-schème est une représentation *de la représentation* d'une intuition empirique (image au troisième degré) et réglée par un concept dont elle reçoit la détermination (schème). Dans le cas du schématisme transcendantal, l'imagination actualise la possibilité de la synthèse dans les deux autres facultés (l'intuition et l'entendement), et l'image-schème rend possible la connaissance par l'intervention des concepts purs de l'entendement sans lesquels aucun sens ne pourrait être imposé aux phénomènes. Rappelons-le : pour Heidegger, l'élément salvateur du problème du schématisme des concepts purs n'est pas uniquement la temporalisation des catégories par le schème, mais l'image-schème.

Bien que l'image-schème soit étudiée uniquement dans *KPM*, elle fournit un argument de plus à la thèse de l'imagination transcendantale comme racine commune qui, elle, était déjà présente dans *IPCRP*. Elle constitue un argument, car l'image-schème compte au nombre des conditions de possibilité de la connaissance. Pour Heidegger, le schème ne suffit pas. Il s'exprime sur le schématisme en utilisant l'expression « transposition sensible pure » et son concept d'image-schème en fournit justement le cadre nécessaire. S'il n'y avait que la temporalisation des catégories par le schème transcendantal, il ne serait pas clair que l'application puisse nécessairement avoir lieu dans tel ou tel cas particulier, qui est fourni justement par l'image-schème.

Heidegger l'a déjà dit : « le schème possède nécessairement un caractère d'image »¹⁰². Ce caractère est incarné par le concept d'image-schème. Est-ce à dire que l'image-schème aurait dû être présente dans la *Critique de la raison pure* pour fonder *a priori* le schématisme des concepts purs de l'entendement? Non. Ce concept est une manière innovatrice de la part de Heidegger pour comprendre le processus de temporalisation des concepts purs qui rendent ainsi possible l'ordonnement des intuitions empiriques reçues dans la forme pure qu'est le temps. En d'autres termes, la lecture que fait Heidegger du schème (en général) sous l'angle de l'image-schème est pertinente, car elle permet de comprendre de quelle manière l'application peut avoir lieu. Le champ d'application est plus que déterminé par des règles, il est aussi représenté par une image générale de ce à quoi le concept sera appliqué. L'interprétation de Heidegger élargit dès lors le champ de compréhension de tout lecteur qui se donne la peine de la lire plutôt que de la bouder sous de faux prétextes, dont le principal est celui de sa valorisation de la thèse de la finitude du *Dasein*. Bien que Heidegger interprète peut-être à tort (comme le croient certains) l'imagination transcendantale comme racine commune de la connaissance, cela n'enlève rien à la pertinence de son propos sur le schématisme. Alors, même si la thèse de l'image-schème devait *uniquement* servir à accentuer le rôle de l'imagination chez Kant, elle serait tout de même significative quant à nous.

C) LE SCHÉMATISME À L'ORIGINE DE LA FINITUDE

Les trois concepts nouvellement définis permettent à Heidegger de soutenir que le schème transcendantal constitue, encore que Kant ne l'ait pas vu, l'origine même de la transcendance.

¹⁰² HEIDEGGER, *KPM*, §20, p. 155

Autrement dit, il est à l'origine de la finitude parce qu'il est la condition qui rend possible la temporalité. Le passage qui suit appuie cette affirmation :

« Les schèmes des notions [catégories] tirent leur image du temps pris comme *vue* pure, en s'introduisant en lui sous forme de règles. Ils développent ainsi l'unique possibilité d'une *vue* pure, en une multiplicité d'images pures. En ce sens, les schèmes des concepts purs de l'entendement « déterminent » le temps. (...) En tant que tels, ils sont « un produit transcendantal de l'imagination ». Ce schématisme construit *a priori* la transcendance et se nomme donc « schématisme transcendantal ». »¹⁰³

Et plus loin, Heidegger ajoute :

« Kant concentre dès lors tout le problème de l'essence de la finitude de la connaissance dans la formule concise de la possibilité de l'expérience. Le terme « expérience » signifie la connaissance finie, intuitivement réceptive de l'étant. »¹⁰⁴

En fonction de cette détermination du temps par le schématisme, la première citation soutient, qu'il « construit *a priori* la transcendance » et donc qu'il doit s'intituler le « schématisme transcendantal ». Par cette correspondance entre l'origine de la transcendance (c'est-à-dire de la possibilité de la connaissance humaine) et le schématisme, l'imagination qui en est le fondement se voit dès lors attribuer le rôle de faculté originaire dans la connaissance. Ce rapport à la transcendance doit être compris selon le sens que lui accorde Heidegger. La transcendance (c'est-à-dire le fait de s'ouvrir à un objet extérieur, au monde) correspond à la finitude du sujet qui demeure réceptif au divers dans la mesure où il est en vie, c'est-à-dire temporel¹⁰⁵. Cette finitude représente ce qu'il y a de plus sensible chez le sujet. Les conditions qui rendent une expérience possible sont donc toujours relatives à ce qu'il intuitionne, et ce, même *a priori*. En ce sens, Heidegger peut affirmer : « Cette double construction (par laquelle une *vue* est fournie), en s'accomplissant, rend visible le fondement de la possibilité de la

¹⁰³ Ibid., §22, p. 162

¹⁰⁴ Ibid., §24, p. 174

¹⁰⁵ La nature de l'homme signifie le *Dasein* pour Heidegger. Il a découvert dans *Être et Temps* que l'ouverture du sujet (*Dasein*), c'est-à-dire sa réceptivité par l'intuition, est possible parce qu'elle est finie. La finitude est alors établie comme fondement de la transcendance parce qu'elle est à l'origine de la possibilité de l'ouverture du sujet, donc de sa capacité à recevoir le divers qui, seul, peut permettre aux catégories d'en réaliser la classification. (Sur l'ouverture du *Dasein*, voir *S&Z*, surtout les § 12-13 et 44)

transcendance (...) Mais la transcendance est, à vrai dire, la finitude elle-même. »¹⁰⁶ Ce passage réfère à la double construction de l'imagination dont il a été question au début du chapitre. Il est désormais possible d'en comprendre les conséquences dans la mesure où la construction d'images par l'imagination transcendantale se réalise grâce aux schèmes qui en déterminent les limites temporelles. Ainsi, l'imagination, parce qu'elle est le lieu de la temporalisation des notions (c'est-à-dire le lieu des images-schèmes), est perçue par Heidegger comme le siège de la transcendance.

Cette interprétation n'est pas acceptée par tous les commentateurs. La plupart considèrent que Heidegger y fait uniquement valoir ses propres idées telles qu'elles ont été développées dans *Être et Temps*. Ce reproche est partagé, car sa définition de la transcendance paraît accentuer la valeur que Kant aurait accordée à l'imagination pour soutenir davantage la thèse de la finitude du *Dasein*. Cette critique est notamment présente chez Declève, Käufer, Caron et Dahlstrom qui ont été présentés dans la première section (1.2.4).

Chapitre 2 : LA SUBSOMPTION

Les conditions et les étapes de la réalisation de la connaissance ont été explicitées. Néanmoins, le moment de la liaison entre le concept et l'intuition exige une explication supplémentaire. Ce moment où l'union (c'est-à-dire la synthèse) se réalise, Kant le nomme la « subsomption » et elle représente la détermination du divers par un concept qui le range sous lui. Dans la *CRP*, Kant affirme que la subsomption est le procédé par lequel : « le concept doit contenir ce qui est représenté dans l'objet à subsumer sous lui. » (A 137/B 176) Bien qu'il ait été établi que le

¹⁰⁶ HEIDEGGER, *KPM*, §19, p. 149

dénominateur commun à tous les objets subsumés sous une catégorie était le temps, il est nécessaire de se pencher sur le processus lui-même par lequel le sujet « fait usage de ses concepts ». Ce processus est traditionnellement appelé la subsomption.

2.2.1 EN QUOI CONSISTE LE PROCESSUS DE « SUBSOMPTION » CHEZ KANT?

Cette subsomption, Heidegger la définit suivant la tradition métaphysique de la manière suivante : « Faire usage de concepts signifie en général : les rapporter à des objets ou – si l'on regarde l'opération du point de vue des objets – ranger ceux-ci « sous » des concepts. La logique traditionnelle appelle « subsomption » cet usage des concepts. »¹⁰⁷ Elle représente le résultat, l'achèvement de ce que le schématisme des concepts purs de l'entendement rend possible dans la mesure où c'est lui qui unit le prédicat universel à la sensibilité. La subsomption signifie dès lors le procédé par lequel la connaissance est accomplie par le sujet, construction qui nécessite chez Kant le schématisme transcendantal, c'est-à-dire la synthèse pure et temporelle entre les catégories et la sensibilité telle qu'elle est réglée selon l'ordre du temps, déterminé par ces mêmes catégories. Autrement dit, le rapport du concept à l'objet est ce que Kant nomme la subsomption. La *CRP* traite de la faculté de juger définie comme « le pouvoir de subsumer sous des règles » (A 132/B 171). Cette faculté est ainsi ce qui permet au sujet de déterminer si à quelque chose peut être appliquée une règle donnée. Le rapport entre les deux termes est explicité par Heidegger au § 23 de *KPM*, intitulé « Schématisme et subsomption ».

¹⁰⁷ Ibid., §23, p. 167

Ce paragraphe débute par un retour au projet de la déduction transcendantale. Cette section de la *Critique* constitue la preuve de la nécessité *a priori* des catégories dans l'élaboration d'une connaissance de telle sorte que la subsomption – c'est-à-dire ce que Heidegger nomme « l'usage des catégories » – soit déterminée par elle. Toutefois, le chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » a explicité *comment* cet usage était rendu possible. Pour Heidegger, c'est par cette compréhension de la manière dont l'application est possible que les catégories acquièrent leur nom. Selon lui, elles ne sont de prime abord que des « notions » qui ne peuvent trouver leur sens que si la possibilité de leur détermination du divers est établie. Ce passage de la « notion » à la « catégorie » se réalise lorsque les conditions *a priori* de son application sont fondées et cela ne se produit pour Heidegger que par l'entremise du schématisme. La catégorie signifie ce que Heidegger appelle la « mise en concept ». Une autre distinction doit être considérée pour en rendre compte qui touche à la différence entre le fait de « ranger *sous* des concepts » et de « mettre *en* concept ». Discutée par Kant (A 78/B 104), Heidegger reprend la distinction pour faire voir que dans le premier cas, la synthèse qui range sous un concept le divers concerne de prime abord l'objet empirique, alors que la seconde n'a trait qu'au domaine transcendantal, c'est-à-dire celui des conditions *a priori* de la possibilité de sa réalisation. Ainsi, la mise en concept ne se réalise que par la synthèse pure de l'imagination transcendantale qui, elle, est possibilisée par le schématisme transcendantal. Heidegger situe le schématisme transcendantal à l'origine de la création des catégories ce qui le rend encore plus fondamental et lui permet d'affirmer que le schématisme « est la conceptualisation originelle et authentique. »¹⁰⁸ Tout comme il y a deux types de synthèses (la synthèse transcendantale et toutes les autres), il y aurait donc deux types

¹⁰⁸ Ibid.

de subsumption, à savoir l'acte de ranger des objets sous des concepts, dans le cas des concepts empiriques et mathématiques et la subsumption transcendantale à laquelle Kant « veut nous initier »¹⁰⁹ comme problème essentiel. Selon Heidegger, ce serait la raison pour laquelle Kant défend au chapitre du schématisme que la subsumption des concepts empiriques et mathématiques est facilement réalisable parce que les termes qui rentrent en ligne de compte sont « homogènes » alors que celle des concepts purs est problématique par leur hétérogénéité avec la sensibilité (A 137/B 176).

2.2.2 UNE NOUVEAUTÉ CONCEPTUELLE : LA SUBSOMPTION TRANSCENDANTALE

Cette interprétation par Heidegger de la création des catégories par le processus de subsumption transcendantale, possibilisée par le schématisme transcendantal, pose problème, car Kant n'emploie jamais l'expression « subsumption transcendantale ». Qui plus est, il nous apparaît que sa lecture suggère une dissolution du nouveau concept de « subsumption transcendantale » à l'intérieur de son fondement : le schématisme transcendantal. En ce sens, le nouveau concept heideggérien ne changerait rien au système kantien. Pourquoi Heidegger prend-il alors la peine de le défendre comme un élément important de l'architecture kantienne?

Selon lui, la subsumption transcendantale, parce qu'elle est à l'origine des catégories, engendre nécessairement un questionnement sur ce à quoi doit correspondre la généralité d'un concept. La subsumption conduit à la question de l'origine des concepts purs qui, parce qu'ils sont *a priori*, signifient le général dont le particulier tire son sens. Heidegger s'interroge :

¹⁰⁹ HEIDEGGER, *KPM*, §23, p. 168

« Ces concepts [purs] nous placent devant la question de savoir comment, en général, ils peuvent être formés »¹¹⁰. Alors que la déduction transcendantale a conduit Kant vers l'imagination transcendantale comme source originaire de la synthèse pure, que le chapitre du schématisme a démontré que cette synthèse n'était réalisable que dans le schématisme transcendantal qui seul temporalise les catégories, il s'agit désormais de trouver l'origine des concepts purs de l'entendement puisqu'elle est la seule qui manque au système. La condition de possibilité de tous les éléments permettant l'acquisition de connaissances ayant été fondée, il faut dès lors établir celle des catégories. Cette recherche est nécessaire et elle serait posée par Kant lui-même, lorsqu'il se réfère à la subsomption.

Cette interrogation sur l'origine des catégories conduit donc à se questionner sur l'origine de leur « généralité ». À ce sujet, Heidegger affirme : « Ceci revient à se demander ce que signifie *generalis* lorsque l'ontologie se détermine comme *metaphysica generalis*. »¹¹¹ Dès lors, nous sommes d'avis que Heidegger étudie le chapitre du schématisme sous l'angle de la subsomption uniquement dans la mesure où cela lui permet de remonter à la question de l'ontologie. Ce projet avait été déployé en partie dans *Être et temps*. La « subsomption transcendantale » ne serait qu'un concept inventé par Heidegger pour faire valoir la nécessité de remonter à l'origine des concepts purs en tant qu'ils sont les seuls en mesure d'imposer une signification à l'étant qui surgit sous la forme de ce Kant nomme les intuitions empiriques. Parce que les concepts purs de l'entendement sont les conditions de possibilité de la connaissance pure *a priori*, ils correspondent à l'instance la plus près de l'être qui serait au fondement de cette connaissance des étants. En effet, un étant n'est pas en mesure de

¹¹⁰ Ibid.

¹¹¹ HEIDEGGER, *KPM*, §23, p. 169

déterminer un autre étant *a priori*, il faut nécessairement qu'il le soit par un universel, un général, c'est-à-dire l'être.

L'être étant à l'origine du savoir humain, il se voit du coup attribuer le titre de fondement de la métaphysique générale. Ainsi, comme la doctrine du schématisme transcendantal contient l'origine du fondement de la connaissance – par l'application des concepts purs de l'entendement au divers, grâce au schème temporel de l'imagination – la référence à la subsomption engendre la question du fondement des catégories qui représente la clé du problème du fondement de la métaphysique en général. Dès lors, où se situe l'origine du fondement de la métaphysique? Et Heidegger de répondre : au fondement des catégories de Kant, tel que déployé dans le chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » de la *CRP*. Pour lui, cela ne fait aucun doute : « (...) il est désormais évident que la doctrine du schématisme des concepts purs de l'entendement définit l'étape décisive de l'instauration du fondement de la *metaphysica generalis*. »¹¹² Notre interprétation est différente.

S'il est si important pour Heidegger de prouver que le schématisme doit être considéré suivant « le problème de la subsomption », c'est que cela le conduit nécessairement à s'interroger sur le fondement de la métaphysique. Est-ce que cette question intéressait Kant? Pour Heidegger, oui. Pour nous, Kant tente plutôt d'établir les limites du terrain de la métaphysique générale en établissant les conditions de possibilité par lesquelles l'humain est en mesure d'acquérir un savoir. Voilà le projet kantien : il est nécessaire d'établir les fondements de la connaissance *a priori*, car à quoi bon discuter de choses dont on ne connaîtra jamais l'origine? Cette question va mener au schématisme qui est un chapitre fondateur qui

¹¹² Ibid.

légitime les conditions d'application des concepts purs de l'entendement. Nous sommes contre l'interprétation de Heidegger, malgré qu'il paraît reculer face à celle-ci :

« Kant est cependant justifié en une certaine mesure de s'appuyer sur l'idée de la subsumption pour fournir une première explication du problème du schématisme transcendantal. Dès lors, il lui est également permis d'emprunter à cette idée une indication sur la solution possible du problème, et de caractériser provisoirement l'idée du schématisme transcendantal à partir de la subsumption. »¹¹³

Pour notre part, cette citation démontre que Heidegger change d'avis sur l'origine du fondement de la métaphysique. C'est comme s'il nous disait que Kant ne s'était pas rendu jusque-là, que « sa première explication » ne le lui permettait pas et que c'est par la suite qu'il aurait pu y parvenir puisque « provisoirement » il accordait un autre sens (celui que nous défendons) au schématisme. Il serait possible de dire que pour Heidegger, parce que Kant souhaite établir les limites de la métaphysique, il va nécessairement en découvrir les fondements. Car, comment discuter des limites de quelque chose lorsqu'on ignore qu'est-ce qu'elle est réellement? C'est vrai. Mais, nous sommes d'avis que la recherche kantienne dans la *CRP* ne va pas aussi loin que l'aurait souhaité Heidegger et que c'est la raison pour laquelle il tente de lui imputer des raisonnements et des concepts, comme celui de la subsumption transcendantale.

Malgré tout, il est important de souligner que cette thèse de Heidegger avait été préparée dans les lignes précédentes alors qu'il déclarait : « Le schématisme transcendantal est, dès lors, le fondement de la possibilité intrinsèque de la connaissance ontologique. »¹¹⁴ Cette citation est claire. Heidegger cherche à ramener le schématisme transcendantal vers la question de l'ontologie dont le fondement est la question de l'être. Est-ce que le schématisme des concepts purs de l'entendement mène à cette question fondamentale? Non. Il est bien

¹¹³ Ibid.

¹¹⁴ HEIDEGGER, *KPM*, §22, p. 166

évident que Heidegger a raison lorsqu'il affirme que tout le projet de la *Critique* « ne devient cependant évident que si l'on comprend la finitude de la transcendance comme le fondement de la possibilité intrinsèque, c'est-à-dire de la nécessité de la métaphysique. »¹¹⁵ C'est vrai, mais uniquement dans la mesure où la finitude de la transcendance, c'est-à-dire la nature temporelle (mortelle) de l'homme, est au fondement de la possibilité et de la nécessité de la métaphysique en tant que seule la connaissance humaine est en mesure de faire sens (donc de constituer une métaphysique générale) de ce qui l'entoure et qu'elle n'existe que tant que cette connaissance est inscrite dans le temps, c'est-à-dire qu'elle est imposée au monde par un sujet en vie.

Bref, nous partageons l'affirmation selon laquelle : « Loin d'être « confus », le chapitre du schématisme est d'une construction parfaitement claire »¹¹⁶, mais les raisons qui nous poussent à le croire ne sont pas exactement les mêmes que Heidegger. Cette lecture qu'il propose du schématisme, par rapport à la subsumption, est une avancée en tant qu'elle permet de saisir dans quelle mesure le fondement de l'origine des catégories est *absent* de la *Critique*. Kant y affirme, dans la déduction transcendantale, qu'il doit nécessairement y avoir des concepts purs de manière telle qu'*a priori*, ils permettent de faire sens du monde qui nous entoure. Toutefois, bien que la nécessité de leur existence ait été établie, leur origine n'est pas présente dans l'équation et, au mieux, la lecture que propose Heidegger de la subsumption met cette absence en évidence.

Chapitre 3 : COMPARAISON AVEC L'INTERPRÉTATION STANDARD

¹¹⁵ Ibid., §23, pp. 170-171

¹¹⁶ Ibid., p. 170

La dernière étape de notre analyse consistera à mettre en relation la lecture de Heidegger avec l'interprétation standard de Kant. Le but de ce dernier chapitre sera de démontrer dans quelle mesure la lecture de Heidegger est bien souvent incluse dans celle des commentateurs. Autrement dit, nous allons rendre compte du fait que les interprétations qu'ils livrent ne sont pas loin de celle qu'ils rejettent. Ils ont dès lors tort de dénigrer son travail, d'autant plus qu'ils n'apportent rien de nouveau à la compréhension du schématisme qui avait été d'abord traité par Heidegger. De cette manière, il sera prouvé que l'interprétation heideggérienne du schématisme est pertinente, et ce, pour deux raisons majeures. D'une part, elle suggère de nouvelles définitions ainsi qu'une nouvelle manière de concevoir la subsumption chez Kant. D'autre part, elle l'est relativement à ce que disent les autres interprètes. Puisque l'interprétation du schématisme par Heidegger a été délaissée par la critique à cause de sa thèse de la racine commune, alors les études kantienne sont justifiées d'avoir encore du travail à faire sur le schématisme étant donné qu'une des lectures les plus éclairantes a été écartée pour des raisons qui sont selon nous insuffisantes.

Les lignes qui suivent présenteront les points principaux des interprétations de Guyer, Rosenberg et Benoist, lesquels considèrent qu'ils permettent de faire évoluer la recherche sur le schématisme. Il sera alors démontré qu'aucun d'entre eux n'éclaire davantage le sujet de l'application des catégories que ne l'avait fait Heidegger avant eux.

2.3.1 GUYER

Dans son interprétation, Paul Guyer soulève deux éléments importants concernant la discussion de Kant au sujet du problème d'hétérogénéité entre l'intuition et le concept pur de

l'entendement¹¹⁷. Le rapport problématique entre ces deux termes, Guyer l'explique en fonction du cas contraire, à savoir celui de l'homogénéité entre les éléments. Dans un premier temps, l'homogénéité concerne les propriétés des objets des intuitions telles qu'elles doivent être incluses à l'intérieur d'un prédicat conceptuel. Ainsi, le concept doit contenir en lui-même le prédicat d'un objet pour que ce dernier puisse être rangé sous lui par la subsomption. De cette manière, il est évident que le problème se situe au niveau du contenu des catégories parce que les concepts purs de l'entendement ne contiennent aucun prédicat commun aux intuitions empiriques. Ce premier élément est pertinent dans la mesure où il y est expliqué de manière claire et concise le procédé de subsomption : l'objet doit posséder des prédicats qui correspondent à ceux du concept s'il veut pouvoir être classé sous lui. Ainsi, le schématisme en général (c'est-à-dire de tous les types de concepts) est étudié sous l'angle de la logique traditionnelle, un peu à la manière des médiévaux qui classaient en genres et en espèces. Toutefois, Guyer n'apporte rien de nouveau en affirmant que le problème de l'hétérogénéité des concepts purs de l'entendement se résout chez Kant par le schématisme transcendantal de telle sorte que, par lui, le temps obtient le rôle du prédicat commun permettant l'unification du divers et des catégories. Le schème transcendantal, en tant que méthode générale d'application de la catégorie, parvient à la temporaliser, ce qui lui fournit, du coup, le prédicat commun au domaine sensible qui, lui, est par définition temporel. Rien de cette lecture n'éclaire davantage le problème de la *Critique* que ce qui était contenu chez Heidegger. Guyer l'explique par le manque de prédicat commun alors que Heidegger (comme le faisait Kant lui-même) résout le problème en mentionnant l'intermédiaire qui devait le résoudre, c'est-à-dire le schème transcendantal en tant que « temporalisateur » des concepts purs de l'entendement. C'est

¹¹⁷ GUYER, p. 163

comme si Guyer négligeait le véritable problème. Il a beau affirmer qu'il manque un prédicat, ce qu'il ne dit pas c'est que ce prédicat lui-même pose problème dans la mesure où il doit être porteur d'un double caractère, être à la fois sensible et intelligible. C'est là la réelle difficulté. Elle est notamment rappelée par Kant alors qu'il tente de montrer que seul un troisième terme peut permettre l'unification du divers phénoménal et des catégories et dès lors rendre possible la connaissance : « Cela étant, il doit y avoir un troisième terme, qui doit entretenir une relation d'homogénéité d'un côté avec la catégorie, de l'autre avec le phénomène, et rendre possible l'application de celle-là à celui-ci. » (A 138/B 177)¹¹⁸ Pour cette première raison qui concerne le problème de prédication, la lecture de Heidegger est beaucoup plus pertinente, car elle demeure plus fidèle au texte de Kant.

Le second élément à retenir de l'interprétation de Guyer concerne la liste de ce que doit nécessairement contenir le « prédicat commun », c'est-à-dire le troisième terme dont parle Kant (et Heidegger) :

« What is required to make the categories homogeneous with appearances is some aspect of those appearances which, first, holds of them *universally* (...) which, second, can be known *a priori* (...) and which, finally, contains sufficient *diversity* so that the different logical properties and relations from which the categories are (allegedly) derived can all be assigned an interpretation by means of this intermediary. »¹¹⁹

Le schème est ce qui, dans la *CRP*, possède ces trois composantes. Parce qu'il est la méthode *générale* d'application d'un concept, il est : 1) universel parce qu'il permet à la catégorie de s'appliquer à toutes les intuitions en tant qu'elles peuvent être contenues dans la forme pure du temps; 2) *a priori* dans la mesure où il est, d'une part, nécessaire comme condition *a priori* de la connaissance et qu'il est, d'autre part, un produit spontané de l'imagination transcendante; et 3) « diversifié » étant donné qu'il existe un schème différent pour chacune des catégories de

¹¹⁸ Kant exprime la même idée de la nécessité dans les sections suivantes : cf. A 139/B 178-179, A 155/B 194, A 157-158/B 196-197.

¹¹⁹ GUYER, p. 166

manière à ce que le temps (comme condition de possibilité) soit le même, mais que son application de la catégorie (sa « temporalisation ») varie en fonction des règles déterminées par elle. Cette définition en trois temps éclaire la nature du schème, sans toutefois qu'il y soit mis en évidence la manière dont elle rend possible l'application des concepts purs de l'entendement. Autrement dit, Guyer explique ce qu'est le schème transcendantal et suppose que son application en découle, alors que ce n'est pas nécessairement le cas.

La définition du schème transcendantal par Guyer est donc moins éclairante que ne l'est le concept d'image-schème de Heidegger. En effet, il a été démontré que ce dernier permettait de saisir comment l'application des concepts était rendue possible. En plus d'être la règle d'application du concept, l'image-schème contient en elle une représentation possible de l'application que le schème peut déterminer suivant les règles du concept. Ainsi, l'intermédiaire de Heidegger se situe plus près du centre de la synthèse transcendantale de l'imagination, car il contient en lui la temporalité (comme c'est le cas chez Guyer), mais qu'en plus il représente le champ de son domaine d'application possible.

Bref, la lecture par Heidegger de la doctrine du schématisme est l'une des meilleures pour en comprendre la problématique, car l'image-schème rend compte de l'application des concepts purs de l'entendement, mais également des concepts mathématiques et empiriques. Et puis, rappelons que Guyer considérait de prime abord le chapitre du schématisme comme non pertinent pour l'ensemble du système kantien, tel que son argument avait été présenté dans la première section de l'analyse (1.1.1). Il va sans dire que cela explique que sa lecture soit moins développée que celle de Heidegger qui considère, à l'inverse, que le chapitre est d'une importance capitale. D'autant plus, Guyer écrit : « Thus, Kant prepares us to reverse the direction of his schematism and to derive the categories of the understanding from the

principles of time-determination, rather than vice-versa. »¹²⁰ Il apparaît dès lors que pour l'interprète, ce n'est pas tant l'application des catégories rendue possible par le schème transcendantal qui les temporalise qui est primordiale, mais bien *et uniquement* leur rapport au temps en tant que c'est ce dernier qui détermine la synthèse du divers. Tout compte fait, cela ne représente qu'un argument de plus pour faire valoir la bonne foi de l'interprétation heideggérienne contre ceux qui la rejettent.

2.3.2 ROSENBERG

Pour sa part, Jay F. Rosenberg interprète le schématisme de manière telle qu'il y découvre une double synthèse, à savoir la synthèse interne et la synthèse externe¹²¹. La synthèse interne unifie le sujet transcendantal en son soi intérieur pour qu'il ait conscience de son identité propre, de son « je ». La synthèse externe signifie l'unification du divers en tant que le sujet réalise la présence réelle d'objets qui lui sont extérieurs. Cette découverte de la valeur objective des objets phénoménaux n'est possible que par la synthèse externe, comprise comme la subsumption, c'est-à-dire l'accomplissement de l'application des concepts au divers par le schématisme. Bien que ce dernier type de synthèse permette à Kant de répondre à l'accusation d'idéalisme dont il avait été victime, Rosenberg insiste : « Kant's key point is that the activity of synthesis is not an option for us but indeed the very activity by which we constitute ourselves. Operating epistemologically under the prime constraint of a continually developing

¹²⁰ Ibid., p. 181

¹²¹ ROSENBERG, Jay F. (1979), « Transcendental Arguments and Pragmatic Epistemology », in P. Bieri et coll. (dir.), *Transcendental Arguments and Science. Essays in Epistemology*, Dordrecht, D. Reidel, pp. 245-262.

synthesis is something which we *necessarily* do. »¹²² La synthèse interne rend possible la seconde, car le sujet doit toujours déjà se constituer lui-même pour qu'il puisse être en mesure de synthétiser le divers et acquérir des connaissances. Cette conscience est nécessaire en tant que première étape vers la connaissance des phénomènes du monde extérieur par le sujet et elle est toujours déjà (continuellement) réalisée par lui. Un lien fondamental naît dès lors entre les deux synthèses : « There is, then, an essential connection between the self-constituting activity of synthesis and epistemic justification. »¹²³ L'interprétation de Rosenberg hiérarchise donc les deux principales synthèses de la *CRP*, à savoir la synthèse de l'aperception et celle de l'imagination transcendante par le schématisme.

Le problème est que cette interprétation ne laisse pas savoir si elle traite uniquement de la synthèse de l'aperception empirique ou de la synthèse de l'aperception transcendante. Cette négligence se justifie dans la mesure où, dans la *Critique*, Kant explique que la conscience de soi comme sujet repose sur la nécessité qu'il y ait une synthèse de cette conscience originaire, à savoir la synthèse de l'aperception transcendante. Ainsi, l'interprétation de Rosenberg peut être saisie de manière à ce que la synthèse de la conscience empirique présuppose nécessairement la synthèse de l'aperception transcendante. La synthèse la plus fondamentale dans l'acquisition des connaissances par le sujet serait donc, pour l'auteur, celle de l'aperception transcendante, et ce, en fonction de l'argument qui suppose que la synthèse interne rend possible le rapport avec le monde extérieur et permet par le fait même la réalisation de la synthèse externe. Toutefois, le texte de Kant défend un autre ordre de ces synthèses :

¹²² Ibid., p. 251

¹²³ Ibid., p. 252

« Donc, l'unité transcendante de l'aperception se rapporte à la synthèse pure de l'imagination comme à une condition *a priori* de la possibilité de toute composition du divers en une connaissance. Or, la synthèse productive de l'imagination ne peut intervenir qu'*a priori* (...). Donc, le principe de l'unité nécessaire de la synthèse pure (productive) de l'imagination constitue, avant l'aperception, le fondement de la possibilité de toute connaissance, en particulier de l'expérience. » (A 118)

La première partie du passage dresse le rapport entre les deux synthèses, repris par Rosenberg : la première constitue le sujet transcendantal et la seconde lui permet d'acquérir un savoir (c'est-à-dire réalise le schématisme transcendantal). Néanmoins, la suite défend clairement l'idée selon laquelle la synthèse qui opère en premier, comme « fondement de la possibilité de toute connaissance », est la synthèse pure de l'imagination, c'est-à-dire le schématisme des concepts purs de l'entendement. En effet, étant constitué *a priori*, il doit être instauré comme condition de possibilité avant même qu'il soit possible de discuter d'une conscience qui serait en mesure de conserver le fruit de cette synthèse originare. Bref, Kant est on ne peut plus clair et cela va dans le sens de l'interprétation de Heidegger pour lequel le schématisme des concepts purs de l'entendement se voit accorder le titre de « le fondement de la possibilité intrinsèque de la connaissance ontologique. »¹²⁴

La lecture de Rosenberg n'est pas très convaincante. Elle s'appuie sur le fait qu'il est intuitif de comprendre le phénomène de la connaissance humaine sur la base d'une conscience en mesure de la « recevoir ». Mais Kant nous dit que comme ce n'est pas par elle que le processus d'acquisition est possible, il doit nécessairement y avoir une synthèse préalable à celle de l'aperception transcendante. Cette synthèse originare est la synthèse pure de l'imagination productrice, c'est-à-dire l'union entre les catégories et le divers, possibilisée par la temporalisation des catégories dans le schématisme.

¹²⁴ HEIDEGGER, *KPM*, § 22, p. 166

2.3.3 BENOIST

L'interprétation par Jocelyn Benoist du schématisme est intéressante quant à notre propos dans la mesure où il est possible de la mettre en relation avec les deux autres auteurs étudiés dans ce chapitre. D'une part, Benoist traite le problème de la synthèse pure de l'imagination, donc de l'application des concepts purs de l'entendement, en le liant avec la synthèse de l'aperception transcendantale¹²⁵. D'autre part, il s'intéresse à la question spécifique de « l'application des concepts » en tant qu'elle concerne ce que Kant nomme la subsumption (c'est-à-dire le fait qu'un particulier puisse être rangé sous un concept) et cela n'est pas sans rappeler l'interprétation de Guyer¹²⁶.

Le passage qui suit laisse entrevoir que l'intérêt que porte Benoist à la synthèse de la conscience transcendantale ressemble à celui de Rosenberg :

« D'où le caractère fondamental de la question de l'« autonomie » ou non du schématisme, et de l'exclusivité problématique de sa « temporalité » : c'est la « suffisance » de l'ipséité à qualifier notre rapport au monde, et aussi bien par là même la pertinence ou non d'attribuer la « suffisance » (celle du temps à lui-même) à ce rapport qui sont en jeu. »¹²⁷

Pour Benoist (et Rosenberg), le véritable problème se situe dans le fondement de la synthèse de l'aperception transcendantale puisqu'elle constitue la seule véritable condition de possibilité de la connaissance. La conscience comme « ipséité » (c'est-à-dire comme « je »¹²⁸) se suffit à elle-même en tant qu'elle possibilise la réceptivité du divers dans l'intuition. Dès lors, elle n'aurait pas besoin de l'intermédiaire du schématisme transcendantal des concepts

¹²⁵ BENOIST (1996), pp. 165-192

¹²⁶ BENOIST (2008), pp. 91-128

¹²⁷ BENOIST (1996), p. 204

¹²⁸ Voici la définition de l'aperception que propose Benoist : « Cette « aperception » s'identifie pour Kant à la « conscience de soi-même » (B68). Mais cette conscience, en tant que lieu de « conceptualisation », a une formulation plus explicite : « C'est le je pense, comme pouvoir des concepts, puisque l'aperception n'est rien d'autre que l'apparition de la pensée comme telle. Cette proposition « je pense » se présente donc comme le pivot de l'objectivité (...). » (BENOIST (1996), p. 151)

purs de l'entendement étant donné qu'elle est elle-même temporelle : nul besoin d'avoir une faculté intermédiaire, elle est déjà en mesure de jouer ce rôle. Le temps est ce qui constitue la forme pure *a priori* de cette réception de la sensibilité de même que la condition de la liaison à l'intérieur de la conscience qui la fonde. Toutes deux (aperception et temporalité) possèdent un caractère fondateur dans la mesure où elles se coappartiennent. Et, puisque le siège de l'aperception est l'entendement, ce dernier peut lier ses concepts purs à l'aperception dans la mesure où elle serait à même de les temporaliser. Un autre passage de Benoist appuie cette lecture :

« Là où il n'y a pas de concept, il n'y a pas d'objet. Et c'est qu'effectivement à travers le « Je pense » ce n'est aucun objet qui est visé, mais la visée d'objet elle-même, cela non pas au sens de quelque « réflexion » de cette visée sur elle-même, comme venue à soi d'un déjà – et premier – donné, mais au sens de la venue à l'apparaître = la prise de « conscience » au sens kantien du terme – du rapport à l'objet lui-même, donc de l'objet dans son objectivité, comme transcendant qualifié. En d'autres termes, le *sujet transcendantal* n'est rien d'autre que *le nom de la transcendance elle-même.* »¹²⁹

Autrement dit, le sujet transcendantal constituerait dans la *Critique* le fondement premier, c'est-à-dire la condition de possibilité ultime sans laquelle aucune connaissance humaine ne pourrait jamais être acquise. Cette lecture (comme celle de Rosenberg) nous apparaît également éclairante. En effet, quoi d'autre que le « sujet » est en mesure d'être à l'origine de son propre savoir? Ce que néglige une telle lecture concerne non pas l'origine de la connaissance dans le sujet, mais sa valeur objective. En effet, le passage obligatoire chez Kant par le schématisme est nécessaire pour assurer la valeur objective des phénomènes reçus dans l'intuition. Kant accorde un rôle primordial à l'imagination parce qu'elle permet la transposition du divers dans une « zone intermédiaire » et neutre entre les catégories et le domaine sensible. Sans une jonction entre ces deux pôles, il n'est pas clair dans quelle mesure

¹²⁹ BENOIST (1996), p. 89

leur union serait possible. Qui plus est, l'aperception ne possède pas la capacité de recevoir le divers, ni de se le représenter.

L'interprétation de Benoist nécessitera toujours un recours à l'imagination. Le problème apparaît alors au moment où il tente de rendre compte du rôle de cette imagination. Parce qu'il néglige son caractère intermédiaire, il néglige du coup son double aspect qui possibilise la subsomption du divers sous un concept pour créer une connaissance :

« (...) [l'imagination] c'est-à-dire (...) une fonction aveugle mais indispensable de l'âme sans laquelle nous n'aurions jamais aucune connaissance, mais dont nous ne sommes que très rarement conscients. Mais ramener cette synthèse à des concepts, c'est là une fonction qui revient à l'entendement, et par laquelle il nous procure d'abord la connaissance, au sens propre du terme. » (A 78/B 103)

Ce passage démontre pour Kant le rôle indispensable de l'imagination dans l'acquisition du savoir. De plus, la référence à la fonction de l'entendement – qui a trait à la connaissance préalable nécessaire aux autres connaissances – concerne ses concepts purs de manière telle qu'une synthèse *a priori* a lieu relativement à cet entendement pour rendre possible leur application au divers. Bref, le passage par l'imagination est obligatoire et nécessaire pour bien comprendre les conditions objectives de la possibilité de la connaissance.

Il ne faut pas l'oublier : le projet de la *Critique de la raison pure* repose sur cette quête qui vise à établir les conditions *a priori* et objectives par lesquelles la connaissance humaine est rendue possible. Ainsi, il va sans dire que Benoist a raison de faire valoir l'importance de l'aperception en tant qu'elle en est une des conditions de possibilité. Cependant, considérée isolément, cette aperception n'a aucune valeur et ne sert pratiquement à rien. Il est nécessaire que d'autres facultés entrent en ligne de compte, dont la plus fondamentale est, selon Heidegger, l'imagination transcendante.

Nous défendons la lecture de Heidegger (au détriment de celle de Benoist) dans la mesure où il accorde de l'importance à chacune des facultés de l'âme humaine et qu'il prend grand soin d'en déterminer le rôle et les limites. Au contraire, Benoist attribue l'origine de la connaissance à l'entendement (dans l'aperception), ce qui le conduit à éviter d'aborder l'imagination alors que Kant insiste sur son rôle intermédiaire dans la première édition de la déduction transcendantale. Il serait possible de nous objecter que Heidegger, quant à lui, accorde justement trop d'intérêt à l'imagination en la situant à un point d'ancrage, c'est-à-dire au fondement des deux autres facultés. Un retour sur cette thèse n'est pas nécessaire, car qu'elle ne constitue pas un contre-argument suffisant. En effet, il est vrai que Heidegger accorde beaucoup (et pour certains trop) d'importance à l'imagination transcendantale. Par contre, elle est justifiée dans la mesure où Kant lui décerne le rôle d'intermédiaire à l'intérieur duquel se rencontrent les concepts purs de l'entendement et les intuitions empiriques pour rendre la connaissance possible. De plus, d'autres instances sont établies par Kant comme des conditions de possibilités de l'objectivité du savoir, par exemple la possibilité *a priori* de la réceptivité du divers (c'est-à-dire les formes *a priori* de l'intuition), la nécessité qu'il y ait un monde extérieur au sujet, l'aperception comme conscience du sujet, les catégories elles-mêmes comme possibilisant l'ordre imposé dans le divers phénoménal reçu, etc. Heidegger situe l'imagination au centre gravitationnel de tout le système alors que Benoist y met l'ipséité. Toutefois, puisque Kant accorde lui-même le rôle de pôle médiateur à l'imagination, nous sommes d'avis que la lecture de Heidegger requiert une attention particulière puisqu'il respecte davantage la lettre de la *Critique*. En effet, lorsque Benoist affirme :

« Pour que la synthèse (la conceptualisation) soit possible, il faut qu'il y ait une synthèse originare qui déploie la possibilité même de la synthèse, en tant que possibilité en général d'une liaison, ce que Kant appelle la « synthèse transcendantale ». L'unité synthétique de

l'aperception n'est rien d'autre que cela : l'idée de l'identité de la représentation comme telle, en tant que celle-ci doit être ouverte en son origine même à la possibilité de la synthèse. »¹³⁰

Cette explication de la synthèse transcendantale comme synthèse fondatrice de la possibilité des autres synthèses serait parfaite s'il était accordé que cette synthèse pure *a priori* est le produit de l'imagination productrice qui, seule, est à l'origine de toute unité synthétique. Est-ce à dire que l'unité synthétique de l'aperception ouvre sur « la possibilité même de la synthèse »? Oui. Mais cela, uniquement par l'intermédiaire de l'imagination transcendantale qui assure la liaison *a priori* qui constitue l'aperception transcendantale. Bref, la lecture de Benoist n'accorde pas l'attention que mérite pourtant l'une des conditions de possibilité fondamentales de la connaissance, à savoir l'imagination transcendantale. Ainsi, même si Heidegger en fait « peut-être » abusivement l'éloge, au moins il ne la néglige pas au point de fonder principalement l'origine de la connaissance dans la conscience de soi du sujet.

2.3.4 SCHAPER, UN TRAVAIL QUI JUSTIFIE CELUI DE HEIDEGGER

Bien entendu, Guyer, Rosenberg et Benoist ne sont pas les seuls auteurs dont la lecture consiste en ce que nous pouvons nommer l'interprétation standard « Du schématisme des concepts purs de l'entendement ». Leur analyse est standard dans la mesure où les éléments qui y sont présentés comme étant les plus pertinents pour justifier la rédaction du chapitre par Kant sont les mêmes d'un auteur à l'autre. C'est le cas également de celui qui se voit toujours négligé, à savoir l'imagination transcendantale. Cette négligence n'est pas un oubli. Plutôt, elle accentue volontairement la différence entre leurs interprétations et celle de Heidegger qui

¹³⁰ Ibid., p. 157

est la plupart du temps rejetée pour les raisons étudiées précédemment. Ainsi, nos recherches ont démontré que rares sont les auteurs qui défendent la pertinence de la lecture heideggérienne du schématisme chez Kant. Au lieu de cela, ils s'acharnent sur son analyse de l'imagination comme racine commune et ferment les yeux sur le plus intéressant, c'est-à-dire son étude innovatrice de la subsomption comme fondement de la métaphysique, de même que ses définitions conceptuelles qui rendent plus évidente la compréhension du texte.

Eva Schaper se situe parmi ces rares commentateurs qui défendent les bons coups de Heidegger¹³¹ au lieu de s'acharner sur ses moins bons, concernant entre autres choses sa manière d'interpréter le schématisme comme le fondement de la possibilité de la transcendance – ce qui correspond, dès lors, à l'origine de la métaphysique en tant que siège des modes d'être du sujet transcendantal (le *Dasein*). Eva Schaper fait valoir les mérites de la lecture heideggérienne : « Heidegger provides the best example (thought not one I wish to discuss in detail) of a philosopher who has taken his clue in so far as his own assimilation of Kant is concerned, almost exclusively from the "hidden meaning" of Kant's remarks on Schematism. »¹³² Autrement dit, l'analyse qu'il fait du schématisme est tellement profonde qu'elle a influencé ses propres travaux et que, inversement, il n'a pu être en mesure d'éviter d'y mettre du sien. Le « sens caché » du schématisme lui a permis d'élaborer une interprétation qui, somme toute, demeure très fidèle au texte de Kant et procure une mise en lumière de ce qui demeurait obscur au sein de la *Critique*, notamment le vocabulaire utilisé et la référence à la subsomption au début du chapitre.

¹³¹ SCHAPER, Eva (Dec., 1964), « Kant's Schematism Reconsidered », *The Review of Metaphysics*, vol. 18, no. 2, pp. 267-292.

¹³² Ibid., pp. 281-282

Bien que les références à l'interprétation de Heidegger sont très peu abondantes dans l'article de Schaper, il est évident qu'elle appuie sa lecture, notamment par ses références à l'imagination comme faculté intermédiaire : « When Kant calls the schemata pure, time determinations, and schematized categories "temporalized" categories, he points to imagination not as a third level of mind, but as the joint function of mental activity in coping with experience. »¹³³ Cette citation permet de voir que la grande différence entre la lecture de Heidegger et l'interprétation standard concerne le rapport qu'entretiennent les commentateurs à l'imagination transcendante. Cet écart peut toutefois s'expliquer dans la mesure où il représente le même point de divergence entre l'édition de 1781 et celle de 1787. Néanmoins, encore que le rôle de l'imagination dans la déduction transcendante se soit vu de beaucoup diminué dans la deuxième édition, sa présence au sein du chapitre sur le schématisme est demeurée identique.

Bref, la lecture de Schaper va dans le sens de celle de Heidegger et cela nous permet d'affirmer qu'elle justifie celle de ce dernier : si tout ce qu'il avait dit sur le schématisme ne servait qu'à faire valoir ses propres intérêts, il va sans dire que son interprétation n'aurait pas été reprise par un autre commentateur qui n'étudie pas, pour sa part, l'origine de la question de l'être dans les profondeurs des modes d'existence du *Dasein*. La lecture heideggérienne du schématisme mérite qu'on la retienne comme une étude rigoureuse qui favorise une meilleure compréhension de la *Critique* de Kant.

¹³³ Ibid., p. 238

CONCLUSION

La rédaction de cette analyse visait à convaincre le lecteur de la pertinence de la lecture par Heidegger du chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » de la *Critique de la raison pure* de Kant. Alors que bon nombre de commentateurs critiques rejettent sa lecture à cause de l'importance exagérée qu'il accorde à l'imagination transcendante, nous sommes d'avis qu'il a raison de l'interpréter ainsi. Kant lui-même ne défend pas la position de l'imagination transcendante comme la racine commune des deux autres sources de la connaissance, tel qu'Heidegger le fait dans *Kant et le problème de la métaphysique* (§26, etc.). Néanmoins, nous avons vu que dans la première édition de la déduction transcendante (1781), il accorde un intérêt particulier à cette faculté qu'il situe à l'origine de la synthèse pure de l'unité synthétique de l'aperception. L'interprétation de Heidegger est dès lors justifiée par le texte de Kant lui-même, bien qu'il en tire des conclusions qui dépassent largement ce que la *Critique* laisse entendre. C'est la raison pour laquelle nous ne nous sommes pas attardés à défendre sa thèse de la racine commune, tout comme son interprétation de la subsomption transcendante – que nous considérons un peu trop métaphysique. Malgré ses divergences avec la lettre de Kant, l'interprétation par Heidegger du schématisme des concepts purs de l'entendement, telle qu'il la présente surtout dans *KPM*¹³⁴, mérite qu'il y soit accordé un intérêt par les commentateurs de Kant dans la mesure où elle permet de réelles avancées relatives aux concepts kantien et à leur mise en relation dans le processus d'acquisition du savoir.

¹³⁴ Nous avons surtout traité de *KPM*, mais rappelons que la lecture heideggérienne du schématisme est également présente dans son *IPCRP*, *QQC* ainsi que dans *LQV*.

Pour la défense de cette thèse, il a été question d'un argumentaire divisé en deux étapes principales. La première section a préparé le terrain en exposant le contexte relatif au chapitre « Du schématisme des concepts purs de l'entendement ». Constitué que de 11 pages, ce court segment de la *Critique* a été développé par Kant à un emplacement précis dont la situation stratégique a été critiquée par plusieurs commentateurs, dont Guyer, Chipman, Philonenko et Kemp Smith. Pour notre part, nous avons soutenu l'interprétation de Heidegger qui affirme la nécessité pour Kant d'avoir positionné le chapitre à cet endroit de son système dans la mesure où c'est là qu'il lui était nécessaire de prouver la possibilité de l'application des concepts purs de l'entendement au divers phénoménal. En effet, alors que la déduction transcendantale prouve la validité objective des catégories, et que le « Système de tous les principes de l'entendement pur » expose une preuve pour chacun d'eux, il doit y avoir absolument une étape intermédiaire qui justifie la possibilité de leur application. Sans cela, leur justification ne tiendrait pas si ce n'est qu'ils puissent ordonner véritablement le réel. Ensuite, il a été établi dans quelle mesure la différence entre la déduction transcendantale de la première (1781) et de la seconde édition (1786) constituait un enjeu dans la mesure où Heidegger ne s'attarde qu'à la première édition, soit celle où Kant accorde davantage d'importance quant au rôle de l'imagination transcendantale. Il néglige complètement la réécriture de Kant qui, selon les dires de commentateurs, consiste pourtant en la dernière version choisie par Kant. Heidegger va se défendre en affirmant que Kant « a reculé » et que c'est pour cette raison qu'il faut préférer l'édition de 1781. La compréhension des raisons qui ont poussé Heidegger à privilégier l'édition de 1781 était ce qu'il fallait retenir de cette étape. Cette préférence lui permet de justifier plus facilement sa thèse tant critiquée de l'imagination comme racine commune dont émergent l'entendement et l'intuition. Le premier chapitre ayant préparé le

terrain à sa compréhension, le second chapitre a exposé les critiques à l'encontre de cette thèse de Heidegger. Les raisons pour lesquelles il a privilégié la faculté qu'est l'imagination transcendante ont été explicitées, de même que les fondements qui lui ont permis de construire son interprétation. La préférence pour cette édition apparaît comme évidente : Kant y situe l'imagination à l'origine de la synthèse de l'entendement (l'aperception) et de l'intuition (appréhension) parce qu'il l'a définie comme « la faculté de la synthèse en général » qui, seule, est en mesure d'unir *a priori*. Toutefois, les commentateurs négligent cette compréhension pour rejeter de prime abord le privilège qu'il accorde à l'imagination transcendante. Quatre lectures critiques ont été retenues : Kaüfer, Declève, Caron et Dahlstrom. Ils s'entendent tous pour dire que Heidegger a tort d'insister sur le caractère originaire et fondateur de l'imagination transcendante. Toutefois, cette lecture est appuyée par le texte de Kant lui-même et elle est en accord avec la doctrine du schématisme telle que Kant la présente dans le chapitre suivant la déduction. Dès lors, la discussion a permis de poser de solides bases contextuelles pour rendre intelligible la lecture de Heidegger.

Avant d'aborder la seconde section, les bases conceptuelles nécessaires à la compréhension de l'interprétation heideggerienne ont été établies. Cette digression s'est surtout attardée aux concepts gravitant autour de l'imagination productrice, laquelle est la faculté la plus fondamentale pour Heidegger.

Puis, la deuxième section a présenté une argumentation divisée en trois arguments, représentant tous un chapitre. Le premier a défendu la portée de la lecture heideggerienne en s'appuyant sur les définitions innovatrices présentées dans *KPM* (§§ 19-21). Ces définitions sont celles de l'image, du schème et de l'image-schème, laquelle a été établie comme la plus intéressante relativement au schématisme des concepts purs de l'entendement. Ce concept,

absent de la *CRP*, a été inventé par Heidegger pour rendre compte du processus d'application des concepts purs de l'entendement au divers, processus qui n'était pas facilement saisissable sans un recours à l'image-schème. Cette nouvelle conceptualité a permis de faire sens du point central, c'est-à-dire le *moment* de l'union. Autrement dit, il n'était pas clair chez Kant comment se déroulait la synthèse transcendantale de l'imagination entre l'entendement et la sensibilité. Il avait été expliqué comment l'imagination agissait en intermédiaire, mais il n'avait pas été justifié dans quelle mesure ce troisième terme crée un nouveau moyen terme (l'image-schème) qui contenait lui aussi le double aspect de l'imagination, à savoir un lien avec les concepts *et* avec les intuitions. Ainsi, l'image-schème de la catégorie, parce qu'elle est temporelle, est composée des règles d'application du concept pur (schème transcendantal) et d'une reproduction générale de la possibilité d'application (image), et rend ainsi possible la connaissance humaine. Dès lors, ce concept est d'une importance capitale, car il permet de résoudre les problèmes relatifs à l'hétérogénéité entre entendement et sensibilité. Bien entendu, la solution de Kant dans la *Critique* résidait dans la temporalité du schème transcendantal qui permettait de temporaliser la catégorie. Pour sa part, la lecture de Heidegger permet de mieux comprendre comment, une fois la catégorie temporalisée, elle est en mesure de s'appliquer au divers : c'est parce qu'elle contient en elle la représentation possible d'une application de la règle, un peu à la manière d'un exemple auquel l'imagination peut se référer pour produire une synthèse adéquate. Bref, les définitions de Heidegger nous auront permis de faire le point sur trois principales avancées : 1) elles ont permis de revisiter les exemples donnés par Kant du schème mathématique (a), du schème empirique (b) et du schème transcendantal (c); 2) l'imagination transcendantale se voit à nouveau situer au centre de la transcendance (c'est-à-dire comme faculté qui rend possibles les deux autres), ce qui

correspond aux dires de Kant dans la déduction transcendantale; 3) le schématisme peut, grâce à elles, être défini comme à l'origine de la finitude chez l'homme. Une fois les avancées explicitées, le second chapitre a présenté l'interprétation de Heidegger de la subsumption. Il a été démontré que sa vision de la subsumption ne correspondait pas à ce qui était présenté dans la *Critique*. En effet, Heidegger tente d'établir que la subsumption, étudiée sous l'angle de la transcendance, suggère une étude de l'origine de la généralité des concepts purs de l'entendement, étude qui devait conduire aux origines de la métaphysique générale. Ainsi, la preuve aurait été faite pour démontrer que le chapitre du schématisme contenait le fondement de la métaphysique. La principale raison pour laquelle nous n'étions pas en accord avec une telle lecture concernait l'emploi de l'expression « subsumption transcendantale ». Bien que cette conceptualité n'existe pas chez Kant, son analyse par Heidegger a mis en lumière le manque relatif à l'origine des catégories. Bien sûr, Kant nous dit qu'il les a puisées dans la table logique des jugements (A 70-71/ B95-96). Toutefois, il ne répond pas à la question de savoir d'où provient leur généralité et quelle en est la légitimité. Finalement, le troisième chapitre a présenté une comparaison entre l'interprétation de Heidegger et celles de trois interprètes (Guyer, Rosenberg, Benoist) que nous avons caractérisées comme étant l'interprétation standard du schématisme kantien. Leurs lectures ont été étudiées pour faire voir dans quelle mesure elles n'apportaient rien de plus que ce qui avait déjà été dit par Heidegger. L'interprétation d'Eva Schaper a pourtant démontré que certains commentateurs appuyaient l'interprétation heideggérienne du schématisme, ce qui a prouvé qu'elle ne visait pas simplement une défense de sa théorie du *Dasein*, mais bien une compréhension générale « Du schématisme des concepts purs de l'entendement » qui peut, dès lors, être utilisée par tous les lecteurs de Kant qui souhaitent l'approfondir. Bref, ce dernier chapitre a démontré que

l'interprétation par Heidegger de la doctrine du schématisme est pertinente et très éclairante et qu'elle doit donc être considérée par tous ceux qui désirent élargir leur compréhension de la *Critique de la raison pure*. Il va sans dire que le Heidegger de 1935, parce qu'il a dépassé l'attitude phénoménologique, qui était la sienne dans *Être et temps*, n'a plus d'intérêt dans ses leçons sur Kant (*QQC*) à insister à ce point sur la spontanéité de l'imagination.

BIBLIOGRAPHIE

- ATGER, Paul-Étienne (2006), « Phénomène, schème, figure », *Les études philosophiques*, no. 76, pp. 29-46.
- BENOIST, Jocelyn (1996), *Kant et les limites de la synthèse*, Paris, Presses Universitaires de France, 343 pages.
- BENOIST, Jocelyn (2008), « Appliquer ses concepts », dans J.-M. Vaysse (dir.), *Kant*, Cerf, Paris, pp. 91-128.
- CARON, Maxence (2008), « La lecture heideggérienne de Kant », dans J.-M. Vaysse (dir.), *Kant*, Paris, Cerf, pp. 149-190.
- CHIPMAN, Lauchlan (1982), « Kant's Categories and their Schematism », dans R. Walker (dir.), *Kant on Pure Reason*, New York, Oxford University Press, pp. 100-116.
- COHEN, Hermann (2000), *Commentaire de la "Critique de la raison pure de Kant"*, trad. fr. par Éric Dufour, Paris, Cerf, pp. 85-117.
- DAHLSTROM, Daniel (Mars, 1988), « Heidegger's Last Word », *The Review of Metaphysics*, vol. 41, no. 3, pp. 589-606.
- DAHLSTROM, Daniel (Dec., 1991), « Heidegger's Kantian turn : Notes to his commentary on the "Kritik der reinen Vernunft" », *The Review of Metaphysics*, vol. 45, no. 2, pp. 329-361.
- DECLÈVE, Henri (1970), *Heidegger et Kant*, La Haye, Martinus Nijhoff, chapitres 3 : « L'être et la critique du jugement », et chapitre 4 : « L'être et la chose », pp. 112- 293.
- EISLER, R. (1994), « schématisme », *Kant-Lexikon*, Paris, Gallimard, pp. 937-941.

GUYER, Paul (1987), *Kant and the Claims of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, Chapitre 6 : « The schematism and system of principles », pp. 157-181.

HEIDEGGER, Martin (1953), *Kant et le problème de la métaphysique*, trad. fr. A. de Waelhens et W. Biemel, Paris, Gallimard, 302 pages.

HEIDEGGER, Martin (1971), *Qu'est-ce qu'une chose?*, trad. fr. J. Reboul et J. Taminiaux, Paris, Gallimard, 254 pages.

HEIDEGGER, Martin (1982), *Interprétation phénoménologique de la « Critique de la raison pure »*, trad. fr. E. Martineau, Paris, Gallimard, surtout § 21, pp. 240-262.

HEIDEGGER, Martin (2010), *Logic : The Question of Truth*, translated by T. Sheehan, Bloomington, Indiana University Press, surtout §31-35, pp. 294-330.

HEIDEGGER, Martin (2004), *Être et temps*, traduction par E. Martineau, édition numérique hors commerce, numérisation effectuée par N. Rialland et Y. Rolandeau, 356 pages, [Internet] <http://www.rialland.org/heidegger/>.

KANT, Emmanuel (2006), *Critique de la raison pure*, trad. fr. A. Renaut, Paris, Garnier Flammarion, 749 pages.

KAÜFER, Stephan (2011), « Heidegger's interpretation of Kant », in D. Dahlstrom (dir.), *Interpreting Heidegger : Critical Essays*, Cambridge, Cambridge University Press, Chapitre 8, pp.174-196.

KEMP SMITH, Norman (2003), *A Commentary to Kant's "Critique of Pure Reason"*, New York, Palgrave MacMillan, Livre 2, Chapitre 1, « The Schematism of Pure Concepts of Understanding », pp. 332-342.

KRAUSSER, Peter (June, 1976), « Kant's Schematism of the Categories and the Problem of Pattern Recognition », *Synthese*, vol. 33, no. 1, pp. 175-192.

LONGUENESSE, Béatrice (2006), « Kant on *a priori* concepts, the metaphysical deduction of the categories », pp. 129-168, in GUYER, Paul (2006), *The Cambridge Companion to Kant and the Modern Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 722 pages.

- MORRISON, Ronald P. (Dec., 1978), « Kant, Husserl, and Heidegger on Time and the Unity of " Consciousness " », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 39, no. 2, pp. 182-198.
- PHILONENKO, Alexis (1982), « Lecture du schématisme transcendantal », *Études kantienne*s, Paris, Vrin, pp. 11-32, dans Joachim Kopper and Wolfgang Marx (1981), *200 Jahre, Kritik der reinen Vernunft*, Hildesheim, Gerstenberg Verlag.
- PICHÉ, Claude (Jan.-Mars, 1986), « Le schématisme de la raison pure », *Les études philosophiques*, no. 1, pp. 70-99.
- PICHÉ, Claude (1986), « Heidegger et Cohen, Lecteurs de Kant », *Archives de philosophies*, no. 61, pp. 603-628.
- PENDLEBURY, Michael (Dec., 1995), « Making Sense of Kant's Schematism », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 55, no. 4, pp. 777-797.
- RIVELAYGUE, Jacques (1992), *Leçons de métaphysique allemande*, Tome II, « Kant, Heidegger, Habermas », Paris, Grasset, « L'Analytique transcendantale – livre II, l'Analytique des principes », chapitre IV, pp. 151-181.
- ROSENBERG, Jay F. (1979), « Transcendental Arguments and Pragmatic Epistemology », in P. Bieri et coll. (dir.), *Transcendental Arguments and Science. Essays in Epistemology*, Dordrecht, D. Reidel, pp. 245-262
- SCHAPER, Eva (Dec., 1964), « Kant's Schematism Reconsidered », *The Review of Metaphysics*, vol. 18, no. 2, pp. 267-292.
- SHEROVER, Charles M. (1971), « The Result of the Retrieve », *Heidegger, Kant and Time*, Bloomington, Indiana University Press, Chapter VI, pp. 131-221.
- De VLEESCHAUWER, H. J. (1936), « Des principes *a priori* de la possibilité de l'expérience », *La déduction transcendantale dans l'œuvre de Kant*, Paris, Librairie Ernest Leroux, Chapitre 2, section 2, pp. 203-299.

WILLIAMS, H. H. (April, 1894), « Kant's doctrine of the schemata », *The Monist*, vol. 4, no. 3, pp. 375-384.

WARNOCK, G. J. (April, 1949), « Concepts and Schematism », *Analysis*, vol. 9, no. 5, pp. 77-82.